

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

11<sup>ME</sup> ANNEE, No 525—SAMEDI, 26 MAI 1894

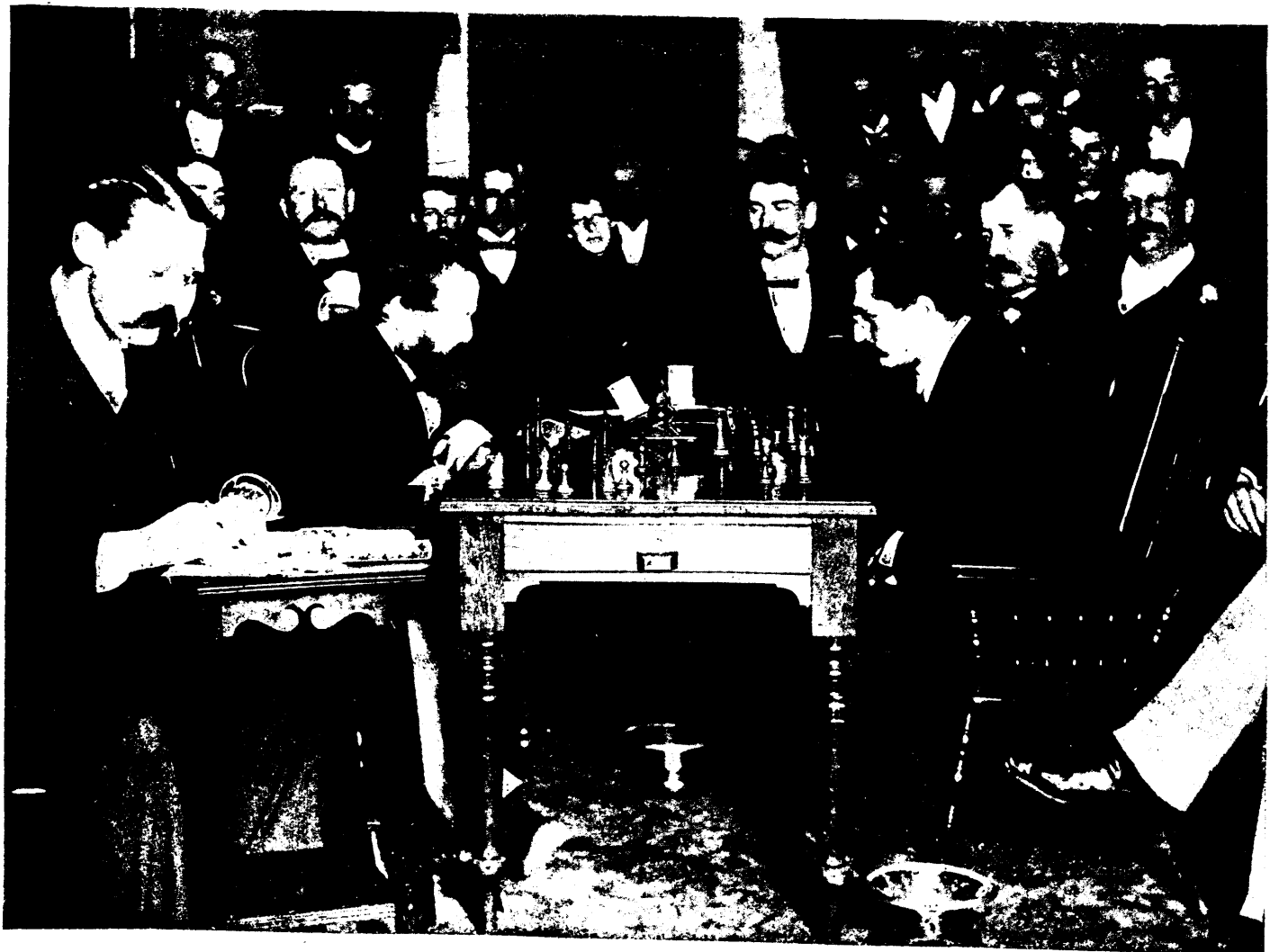
BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



SALON DE 1894.—LE VŒU, TABLEAU DE M. DEMAREST



STEINITZ

LASKER

MONTREAL.—LE GRAND TOURNOI D'ÉCHECS, AU COSMOPOLITAN CLUB, POUR LE CHAMPIONNAT DU MONDE  
Vue prise pendant une séance, à 8 heures du soir.—(Photographie Cummings, et photogravure Armstrong)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 26 MAI 1894

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Mai, par Grive.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Poésie : Chant d'étudiant, par E. Z. Massicotte.—Jeanne d'Arc.—Sa Grandeur Mgr Lafèche.—Bibliographie : Récits et légendes, par O. Gladu.—Poésie : Printemps, par Louvigny.—Nouvelle canadienne : La maison maudite, par A. C.—Le petit malade, par G. Courteline.—Les colonies perdues par la France en 1763.—Conversions photographiques.—Propos du docteur.—Tournoi Steinitz-Lasker.—Chronique de la mode, par Blanche Valmont.—Nos primes : Liste des réclamaux.—Nouvelles à la main.—Le jeu d'Échecs.—Choses et autres.—Feuilletons : Le secret d'une tombe, par Émile Richebourg ; Les Mangeurs de feu, par A. Jacoliot.

GRAVURES.—Salon de 1894 : Le vœu.—Montréal : Le grand tournoi d'échecs pour le championnat du monde : Steinitz et Lasker.—Portrait de Mgr Lafèche.—Jeanne d'Arc : Jeanne d'Arc écoutant les "voix" ; Le départ de Vaucouleurs ; L'entrevue avec le roi à Chinon ; Jeanne d'Arc au combat ; Le bûcher.—Gravure du feuilleton.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRÉ,  
Tiroir 1070, Montréal

## ENTRE-NOUS

A France vient encore d'étonner le monde

Le conseil municipal de Paris ayant besoin d'argent, comme tous les conseils municipaux, annonça au public qu'il voulait emprunter deux cents millions.

On ne pouvait souscrire à cet emprunt que pendant une journée.

Le soir, la somme offerte par l'épargne française était de dix sept milliards neuf cent soixante-deux millions et demi.

Ces chiffres fantastiques font rêver, et l'on se demande s'il est possible qu'une nation soit si riche en épargnes, en économies.

Un journal de Londres ne cache pas son étonnement et son admiration :

" Cette richesse incroyable de la France est une preuve de sa moralité, car il est impossible d'admettre qu'un peuple qui, par ses habitudes d'ordre

et d'économie, arrive à un pareil résultat, ne soit pas éminemment moral.

" La division de cette richesse prouve aussi que les idées anarchistes ont moins de raison d'être en France que partout ailleurs."

Si Jean-Baptiste voulait imiter un peu son cousin Jacques Bonhomme, il n'aurait pas besoin d'aller chercher en Europe les millions dont il a besoin.

Mais Jean-Baptiste a tant d'enfants ! à nourrir !

\* \* Un général vient d'être condamné à une forte amende pour avoir marché sur le gazon des pelouses qui environnent le capitol de Washington.

Ce général commandait une singulière armée composée de quelques milliers d'ouvriers sans travail qu'il menait à la capitale pour faire trembler les législateurs, mais le brave Coxey—c'est le nom de ce toqué—a été singulièrement désillusionné à son arrivé.

Personne n'a tremblé devant lui, et il a eu même la douleur de se voir arrêté par un vulgaire policeman qui l'a saisi sans la moindre délicatesse et l'a fourré au poste comme un tambour.

Pour un meneur d'hommes c'est humiliant et Annibal, Scipion, César, Charlemagne, Napoléon doivent avoir une piètre idée de leur collègue américain.

\* \* La France est le pays des statues ; voici que le département de la Somme va en ériger une—(statue, pas somme)—à Lhomond, l'auteur de la fameuse grammaire qui nous a fait passer tant de mauvais quarts d'heure.

Le Figaro dit à ce sujet : " Lhomond restera longtemps célèbre dans les collèges, où il a été la cause de plusieurs millions d'heures de retenue et de lignes de pensums."

Ce cher grammairien ne se doutait guère de son vivant, de l'honneur qu'on lui ferait après sa mort.

\* \* On sait, et je vous en ai déjà parlé, que Venise est la seule ville du monde qui n'ait pas de chevaux,—sauf quatre ou cinq en bronze ;—sans voitures, sans arbres et sans maisons de bois, mais il existe une autre ville plus singulière encore, quoique sous un autre rapport.

Maiwachin, située dans la Mongolie, sur les frontières de la Sibirie, n'est habitée que par des hommes.

Les femmes chinoises n'ont pas le droit d'entrer dans la Mongolie, ni de dépasser la grande muraille de Kalkan, d'où il s'en suit naturellement que tous les Chinois de cette ville sont célibataires.

Ils s'occupent de commerce et quand ils ont acquis une certaine fortune, ils s'empressent de retourner dans leur pays d'origine pour y vivre en paix.

Détail assez curieux : il n'y a jamais de procès à Maiwachin, et par conséquent, pas d'avocats. On explique cette anomalie par l'absence de femmes en ce pays étrange.

\* \* Un des hommes les plus connus de la région du Saint Maurice vient de mourir.

M. Julien de Keradec habitait le Canada depuis trente ans.

Engagé volontaire dans l'armée française, il avait pris part aux guerres d'Algérie et de Crimée et s'était assez distingué pour être décoré et nommé sous-lieutenant quelques années après son engagement. Promu lieutenant un peu plus tard, il donna sa démission à la suite d'un différent qu'il eut alors avec le ministre de la guerre, au sujet de ses opinions politiques.

Après être resté quelques années à Rennes, sa ville natale, il partit pour la Louisiane, puis se rendit au Mexique dans l'intention de prendre du service dans une compagnie franche de l'armée française, mais la campagne étant presque terminée à son arrivée, il renonça à ce projet et se dirigea vers le Canada, qu'il ne devait plus quitter.

Julien de Keradec a été longtemps l'employé

des Hall et Baptist, de Trois-Rivières, et était connu et estimé de tout le monde.

D'une énergie de fer, Julien, comme on l'appela toujours, en imposait à ces rudes hommes de chantier qui ne se laissent pourtant pas facilement émoouvoir.

C'était un des meilleurs chasseurs du Saint-Maurice.

Depuis quelques années il vivait, toujours seul, sur les bords du lac Kayakamak, près de St-Michel des Saints, dans le nord du comté de Berthier.

Benjamin Salte qui a dû le connaître intimement devrait bien nous écrire quelques anecdotes de la vie de cet ancien officier devenu, par suite des événements que j'ai relatés plus haut, coureur des bois, chasseur, trappeur, préférant l'air pur des bois à la fumée des villes et la compagnie des bûcherons travailleurs et hardis à celle des politiciens ennuyeux.

\* \* Le grand artiste français, Mounet Sully, vient de jouer Hernani à Montréal, et le public a applaudi les vers de Victor Hugo.

Le sujet est médiocre, mais la poésie en est si belle !

A ce propos, il n'est pas sans intérêt de rappeler brièvement l'émotion que créa à Paris la représentation de cette pièce, en 1830.

Voici ce que dit un auteur de l'époque :

" Hernani avait été reçu en octobre 1829, mais quand le jour de la représentation approcha, le camp des classiques s'émut. Il leur sembla impossible qu'on osât dire sur la première scène du monde, en parlant d'une armoire :

Serait-ce l'écurie où tu mets d'aventure  
Le manche du balai qui te sert de monture !

on considéra comme écrite en français la fameuse phrase :

... J'entends du bruit, on vient par l'escalier  
D'érobé.

" Sollicité de s'opposer à ces horreurs, Charles X répondit, assez spirituellement pour un roi, qu'en fait de tragédie, il n'avait que sa place au parterre. Les deux partis se préparèrent à la lutte. Victor Hugo refusa magnanimement l'appui des claqueurs ordinaires : il avait mieux. Cinq cents affidés, munis d'une carte spéciale sur laquelle était écrit un mot de passe mystérieux, *Nierro* (du fer !) devaient s'installer dans la salle pendant la journée. L'auteur de *Victor Hugo*, par un témoin de sa vie, raconte que dès une heure de l'après-midi, les passants de la rue Richelieu virent s'accumuler à la porte du théâtre une bande d'êtres fouches et bizarres, barbus, chevelus, habillés de toutes façons, excepté à la mode : en vareuse, en gilet à la Robespierre, en toque à la Henri III, ayant tous les siècles et tous les pays sur les épaules et sur la tête, en plein Paris, en plein midi. Les bourgeois s'arrêtaient stupéfaits et indignés. Théophile Gautier, surtout, insultait les yeux par un gilet de satin écarlate et par l'épaisse chevelure qui lui descendait jusqu'aux reins."

Il y eut de nombreuses rixes pendant les entr'actes, jamais poésie n'avait provoqué pareille émotion et, de nos jours encore, on en parle de cette fameuse bataille d'*Hernani*, entre les romantiques et les classiques.

Et le chef de la pléiade de nouveaux littérateurs qui illustra la France n'avait que vingt huit ans ! Aujourd'hui, tout le monde admire Victor Hugo, tout le monde, sauf peut être encore quelques rares retardataires, mais à cette époque la langue qu'il parlait semblait si étrange que beaucoup de ses futurs admirateurs ne le comprenaient pas, ne l'appréciaient pas encore.

Inutile de dire que Mounet-Sully a eu un succès colossal.

\* \* Voici le temps de villégiature qui s'approche et chacun se promet de faire des orgies d'oxigène et d'entraînement.

Pour ceux qui aiment l'eau douce et le calme, Lachine, Sainte-Rose, Chambly et autres villages voisins de Montréal, sont des endroits charmants.

Les pêcheurs, les amateurs de sport, peuvent se diriger sans crainte du côté de la région du lac Saint-Jean, ils n'en reviendront pas désappointés.

Le MONDE ILLUSTRÉ a publié, dans son dernier numéro, une vue du lac Edouard ; c'est un endroit charmant où l'on pêche des truites énormes, longues comme ça et même plus longues encore. Du reste, tout le long de la ligne du chemin de fer, on n'a que l'embarras du choix.

Quant à ceux qui préfèrent l'eau salée, ils ne seront pas embarrassés car les plages sont assez nombreuses tout le long du golfe.

\* \* Un joli mot de notre lieutenant-gouverneur.

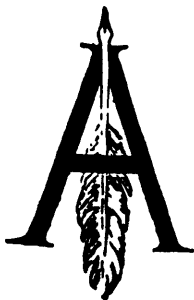
Là dix de ce mois, à la fête des arbres, l'honorable M. Joly se prodiguait comme toujours, surveillant, taillant, plantant quand l'honorable M. Chapleau lui dit avec un sourire des plus sincères :

— Mes compliments, Joly, vous avez tous les talents ; vous avez planté l'olivier dans Ontario et vous vous acquitez ici tout aussi bien de votre tâche, en plantant l'orme dans la province de Québec.

Ce compliment très simple et très délicat a été fort apprécié.



M A I



UX branches du vieux chêne, le zéphir berce les nids ; l'air est rempli de parfums, de bruits d'ailes et de chants d'oiseaux. De la haie d'aubépine en fleurs, du bosquet de frais lilas s'échappent les trilles joyeuses du rossignol, les tendres gazouillements des linots et des mésanger. Dans la plaine éthérée passent les visions légères, les séraphins se penchent au bord des cieux

pour entendre le doux Nom qui plane dans l'espace : Marie ! Nom plein de tendresse et de mélodie qui s'échappe de tous les cœurs et de toutes les lèvres. Marie ! redit l'écho sonore de la montagne ; Marie ! répètent les mille échos harmonieux des falaises et des bois. A ce Nom céleste, s'élevant de tous les coins de l'univers, par-delà la voûte constellée, les accords harmonieux des lyres angéliques, marient à leurs suaves concerts le doux Nom de l'auguste reine du ciel.

Chaque soir du beau mois de Mai, la foule recueillie se réunit sous la houlette bien-aimée du pasteur, dont la chaude et éloquente parole redit à ses ouailles les vertus, les prérogatives et les tendresses de Marie. Pais, d'un même cœur et d'une même voix, ou s'élève vers le ciel une prière pleine d'espoir implorant la miséricordieuse bonté de Celle qu'un Dieu mourant nous donna pour Mère

Les cœurs s'épanchent, heureux et confiants ; un concert de reconnaissance et d'amour monte vers la Vierge Immaculée, pendant que le soleil couchant d'un beau soir de printemps, pénétrant par les vitraux du sanctuaire, enveloppe de ses rayons expirants l'autel, les lustres, les fleurs, laissant tomber sur la blanche statue de la Vierge une pluie d'or qui se mêle aux spirales parfumées de l'encens ; la grande croix, le sanctuaire, le vieux temple tout entier est baigné dans les flots d'une splendeur sans égale. Et l'âme, doucement remuée jusque dans ses plus intimes profondeurs, éprouve plus fortement la confiance et l'amour.

Mai, avec ses brises embaumées, ses chants d'oiseaux, ses pieux concerts, c'est au milieu des sombres réalités de la vie un jet de soleil traversant le nuage et dissipant la tempête, une étape fleurie qui repose le cœur de l'exilé et lui rappelle toutes les douceurs de la Patrie absente.

La Vierge de Massabielle, renouvelant dans le cœur de ses enfants le prodige qu'elle opéra dans

la grotte de Lourdes, y fait fleurir la Foi, l'Espérance et la Charité, ces trois sublimes vertus qui, en scellant de leur cachet divin chacune de nos actions, emportent le ciel d'assaut.

Sous le regard béni de l'Immaculée, chacun sent l'espoir s'affermir en son âme : la jeune mère voit par anticipation sa famille bien aimée heureuse dans l'avenir, répondant à ses vœux les plus chers, à ses plus légitimes ambitions ; l'orphelin se réchauffe à la douce chaleur d'un cœur maternel ; le déshérité de tendresse et d'affection sent se combler le vide de son existence : Marie lui a tendu les bras et il s'y est jeté éperdument et pour toujours ; l'affligé, voyant Marie gravir courageusement le calvaire se rive avec amour à la croix ; il se sent capable maintenant de la porter sans vanité, mais sans faiblesse et sans défaillance.

Sur l'autel de la Vierge, les faisceaux de lumière symbolisant l'amour de toutes ces âmes reconnaissantes, se marient à la fraîche et suave beauté des gerbes de fleurs ; la violette, la rose, le lilas sont heureux de s'effeuiller et de mourir aux pieds de Celle qui du haut du ciel nous protège et nous sourit.

Mois béni, il ne nous restera plus bientôt que le doux parfum de ton souvenir ; mais l'an prochain, sur les blanches ailes d'un ange, tu nous reviendras avec tes oiseaux, tes fleurs, tes visions de séraphins, tes pieuses et saintes ivresses du cœur.

GRIVE.

Contrecoeur, mai 1894.

### CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Il y a plus de trois millions d'ouvriers sans ouvrage aux Etats-Unis, et rien n'indique encore que ce terrible état de choses va cesser.

\* \*

La semaine dernière ont eu lieu, dans les Cantons de l'Est, de grandes fêtes religieuses à l'occasion de la célébration des noces d'argent de Mgr Larocque, évêque de Sherbrooke.

\* \*

Louis-Clovis Bonaparte, fils de feu le prince Lucien Bonaparte et petit-neveu de Napoléon Ier, est mort le jeudi, 17 de ce mois, à Londres, en Angleterre, où il était ingénieur civil.

\* \*

Le *Times* annonce que le bruit qui avait couru au sujet d'un nouveau scandale financier dans lequel le nom de M. de Lesseps se serait trouvé compromis, est complètement faux.

\* \*

La Société Historique dont M. l'abbé Verreau est le président, a inauguré, jeudi dernier l'obélisque qu'elle a fait élever sur la place du marché Sainte-Anne, à l'endroit où fut célébrée la première messe quand Maisonneuve arriva à l'île de Montréal.

\* \*

Le *Figaro* annonce que M. Paul Bourget, le célèbre écrivain français, qui a visité Montréal l'année dernière, se portera comme candidat au siège de M. Maxime DuCamp, décédé, membre de l'Académie française.

\* \*

La fête de la Saint Jean-Baptiste sera, paraît-il, célébrée à Québec, cette année, avec un éclat inaccoutumé. Toutes les sociétés nationales, religieuses et ouvrières ont reçu des invitations de prendre part à cette grande démonstration.

\* \*

Les journaux rapportent que l'anarchiste Emile

Henry, condamné à mort et enfermé à la prison de Mazas, à Paris, a tenté de s'évader en essayant de corrompre ses gardes. Ceux-ci ont averti leurs supérieurs, et un redoublement de surveillance est exercé autour du prisonnier.

\* \*

Mgr Duhamel, accompagné de plusieurs prêtres et missionnaires, a fait, cette semaine, une excursion sur les lacs Labelle, La Traite, Des Mauves et Chapleau. Il a choisi, dans le canton de Minerve, un site pour une église qui sera érigée sous l'invocation de la sainte Vierge.

\* \*

Il paraît que M. Carnot n'a pas l'intention de se présenter comme candidat aux prochaines élections présidentielles, en France. Il considérerait comme son devoir de donner un bon exemple en évitant toute intrigue indigne au sujet d'un renouvellement de pouvoir.

\* \*

Une dépêche de Londres, annonce que Griffiths qui était parti de cette ville le 12 mars dernier, à 11 hrs du soir pour faire le tour du monde, y est revenu le 16 de ce mois, ayant accompli son trajet autour du globe en 64 jours, 11 hrs et 20 minutes. Nelly Bly, avait mis 74 jours pour faire le même voyage.

\* \*

On dit qu'un tailleur allemand aurait inventé une étoffe merveilleuse qui résisterait aux coups des balles. Des expériences auraient déjà été faites en plusieurs endroits, et des coups de fusils tirés à peu de distance de cette étoffe n'auraient pas pu parvenir à la percer. L'inventeur aurait lui-même servi de cible aux tireurs pendant l'expérience, revêtu d'une tunique faite avec le drap de son invention.

\* \*

Une délégation nombreuse d'hommes d'affaires d'Ontario, a eu, jeudi dernier, une entrevue avec les ministres, à Ottawa, pour obtenir des subsides du gouvernement, pour creuser un immense canal entre le lac Ontario et le lac Simcoe. Ce canal qui passerait par Peterborough et aurait son terminus à Belleville, n'aurait pas moins de deux cents milles de long. La demande des délégués a été prise en délibération.

\* \*

Le "Montreal Lhumann Club," composé de Mlle Victoria Cartier et de MM. J. B. Dabois et J. Goulet, a donné, mercredi, le 26 mai, un joli concert. Ils étaient assistés de Mlle Bengough et de M. Reischling, violonistes, et de Mlle Maud Burdett, contralto. L'espace à notre disposition ne nous permet pas de donner un compte-rendu complet de cette audition musicale. Tout le monde connaît d'ailleurs les artistes que nous venons de nommer, et il nous suffira de dire qu'ils ont soutenu leur réputation d'exécutants émérites de la musique des grands maîtres. Félicitations.

\* \*

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Pedro*, Saint-Liboire.—Votre nouvelle sera prochainement publiée. *Aug. L.*, Saint-Zotique.—Votre poésie ne saurait passer. L'étude seule pourra paraître.

*J. M. D.*, Montréal.—Impossible de publier votre petite poésie. Elle aurait besoin d'être retouchée. *P. G.*, Dorval.—Votre morceau paraîtra aussitôt que possible.

*P. G. R.*, Lévis.—Reçu vos petites notes qui seront publiées en temps opportun.

*S. T. L.*, Chutes de Montmorency.—Vos traductions paraîtront prochainement.

*Mme A. E. J.*, Saint-Télesphore.—Merci pour le portrait et la biographie qui seront publiés aussitôt que possible.

## CHANT D'ETUDIANT

AIR : Pour le drapeau.

A MON AMI CAMILLE PICHÉ, PRÉSIDENT DES ÉTUDIANTS  
EN DROIT DE L'UNIVERSITÉ LAVAL, MONTRÉAL.

Que la gaieté soit compagne à l'étude,  
Le rire est bon pour reposer l'esprit.  
Trop de sagesse est un mauvais prélude,  
Car à notre âge un peu dit-on suffit !  
Travaillons bien puis chantons à la ronde,  
Buvons parfois le doux nectar des dieux,  
Dont les effets, par les peuples du monde,  
Furent vantés en tous temps en tous lieux !

Si de l'amour en nous brûle la flamme,  
Dans notre cœur il apporte l'espoir.  
En cette vie il faut à l'âme une âme  
Qui comme nous, devant le désespoir,  
Saura se dire : " Il te faut être digne  
Même ployé sous le joug du malheur ;  
Chasse bien loin l'influence maligne,  
Marche tout droit au chemin de l'honneur ! "

Etudiants, conservons l'espérance  
De nos aïeux sur notre beau pays.  
A leur exemple, en vrais fils de la France  
Ne cédon pas devant les ennemis.  
Et, si des jours plus malheureux encore  
Fondent sur nous, gardons le front bien haut :  
Ils ne feront que précéder l'aurore  
Où flottera notre vaillant drapeau !



Mai 1894.

## JEANNE D'ARC

(Voir gravure)

La Chambre et le Sénat français vont prochainement être appelés à se prononcer sur une proposition de loi tendant à instituer une fête nationale en l'honneur de Jeanne d'Arc ; cette fête aurait lieu au mois de mai, soit le 8, jour anniversaire de la délivrance d'Orléans, soit le 30, jour anniversaire du supplice de Jeanne ; en attendant, diverses cérémonies ont eu lieu cette année pour célébrer avec un éclat inaccoutumé l'anniversaire de la délivrance d'Orléans par la vaillante Lorraine.

Le pays tout entier s'y est associé de cœur.

Nous publions, à cette occasion, une gravure de double page représentant les principaux épisodes de la vie de Jeanne d'Arc, que nous empruntons au *Petit Parisien*.

## JEANNE ÉCOUTANT LES " VOIX "

Maîtres de la Guyenne et de la Normandie, aidés par les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les Anglais couraient par la France et la pillaient. Les villes tremblaient derrière leurs remparts ; les campagnes étaient désertes. Défaites sur défaites ; morts, les meilleurs guerriers ; morte, l'espérance. L'invasion était maîtresse.

A ce moment où tout semblait perdu, une paysanne de dix-sept ans vint tout sauver. Qu'est-ce qui l'avait suscitée ? Elle l'a dit-elle même : " La grande pitié qui était au royaume de France. "

A Domrémy, en Lorraine, où elle était née en 1411, et où ses parents étaient laboureurs, elle avait entendu parler des malheurs qui frappaient le pays. Elle avait entendu les paysans dire : " Hélas ! le moment est proche où les Anglais viendront jusqu'ici porter le deuil dans nos maisons ! " Mais, à côté de ceux qui désespéraient, il y avait ceux qui avaient foi en l'avenir, qui disaient " que quelque chose se préparait. "

Sous l'influence d'une imagination excitée, Jeanne, méditant sur la grande détresse du beau pays de France, se dit : " Oh ! si je pouvais être la libératrice ! " Elle crut alors entendre des voix qui lui disaient : " Va, et délivre le pays ! " Il était naturel que les ardentes aspirations de sa jeune âme lui apparussent comme un appel venant du dehors et d'en haut.

Dans les champs où elle gardait les moutons, sous les arbres, elle écoutait, et les " voix " lui disaient : " Jeanne, que tardes-tu ! "

Sur ces entrefaites, une troupe d'ennemis vint saccager Domrémy. La campagne était dévastée, les maisons pillées. Devant cette désolation, Jeanne se dit : " Il faut remède à tant de maux ; je veux partir ! "

## LE DÉPART DE VAUCOULEURS

Jeanne se rendit à Vaucouleurs, où elle s'installa dans une famille d'ouvriers, chez des amis de ses parents ; peu après, elle demanda au sire de Baudricourt la grâce d'être menée auprès du roi, à qui elle avait à faire part de choses très graves.

Déjà, les gens du peuple s'étaient épris pour Jeanne d'un ardent amour ; ils étaient touchés du grand cœur de cette enfant, aussi émue des calamités de la France que le serait une tendre fille du supplice de sa mère attachée au gibet.

Un jour, un homme d'armes, Jean de Metz, lui dit :

— Que comptez-vous de faire ?

— Empêcher que nous devenions Anglais. Je sais bien que la guerre n'est pas l'état des femmes, et certes j'aimerais mieux filer auprès de ma pauvre mère que d'aller guerroyer. Mais je dois partir.

Après ces paroles, Jean de Metz et un autre homme d'armes, Bertrand de Poulengy, réclamèrent l'honneur de conduire Jeanne.

Celle-ci avait tenu à abandonner les vêtements de son sexe, disant : " Allant avec des hommes de guerre, je dois m'habiller comme eux. "

A son départ de Vaucouleurs, la foule s'empressa de lui faire cortège. " Généreuse fille ! " s'écriait-on. Puis, songeant aux rudes labeurs que Jeanne allait affronter, on ajoutait : " Pauvre fille ! "

## JEANNE DEVANT LE ROI

C'est le 6 mars 1429 qu'arriva à Chinon la villageoise de dix-sept ans, qui venait entreprendre de mettre les Anglais en fuite et de restituer la France aux Français.

Après deux jours d'attente, elle fut reçue par le roi, qui était entouré de ses conseillers.

Elle alla droit vers lui, disant :

— Gentil prince, j'ai nom Jeanne, et je vous viens en aide pour faire la guerre aux Anglais.

— Qui es-tu, toi qui parles ainsi ? demanda le roi.

— Je ne suis qu'une pauvre paysanne qui ne sait ni lire ni écrire ; mais, sous les armes, je serai votre servante.

Le roi voulut avoir un entretien secret avec elle, après quoi il s'écria :

— Cette jeune fille a toute ma confiance.

Malgré les obstacles qu'on lui opposait de toutes parts, Jeanne parvint enfin à obtenir la situation d'un chef de guerre. On lui fit une armure et une bannière, et elle se déclara prête à marcher.

On venait la voir en foule. Après l'avoir entendue, beaucoup de gens pleuraient. Tous avaient foi en elle.

## JEANNE D'ARC AU COMBAT

Jeanne se rendit d'abord à Blois, puis à Orléans.

— Mais, lui dirent les chefs de guerre, c'est là que les Anglais sont le plus en nombre et le mieux fortifiés.

— Tant mieux ! répondit-elle, nous n'aurons que plus grand mérite et profit !

Le 29 avril, Jeanne entra dans Orléans.

Répugnant à répandre le sang, elle somma par deux fois les Anglais à se retirer.

— Je ne vous veux aucun mal, leur disait-elle, mais retournez chez vous !

Les Anglais lui répondirent par des injures ; alors, elle dit :

— Allons donc assiéger les assiégés !

Les combats commencèrent devant Orléans. Elevant sa bannière, en tête des troupes, Jeanne se multipliait. A elle seule, a dit un chroniqueur, " elle faisait la besogne de deux ou trois chefs de guerre expérimentés ; c'était plaisir de la voir, revêtue de son armure blanche ; aucune fatigue ne lui coûtait ; il lui arrivait de coucher en rase campagne : elle dormait alors toute armée, serrée dans ses habits d'homme, et ayant près d'elle ses deux jeunes frères qu'elle avait fait venir à sa suite. "

Elle criait : " Qui m'aime me suive ! " Au troisième combat, elle fut blessée ; mais pas un instant l'énergie ne lui fit défaut.

Enfin, les Anglais durent s'éloigner d'Orléans : au bout de neuf jours, Jeanne avait mis fin à un siège de sept mois.

Ce fut alors une longue suite de victoires : les Anglais furent chassés de Jargeau, de Meung, de Beaugency ; à Patay, ils furent battus, ainsi qu'à Troyes.

— A Reims maintenant ! s'écria Jeanne.

Le 16 juillet, elle y arriva. Son intention était de faire sacrer Charles VII roi de France. La cérémonie fut des plus imposantes. Jeanne se tenait debout à la droite du roi, sa bannière à la main.

— Elle a été à la peine, dit-elle c'est bien son droit d'être à l'honneur.

D'autres combats suivirent. La campagne pour délivrer Paris fut particulièrement terrible ; des batailles sanglantes eurent lieu sous les murs de la ville. Jeanne voulait tout tenter pour y pénétrer, mais un ordre du roi vint lui commander de renoncer à l'entreprise.

Pendant quelque temps, elle resta inactive. Les hostilités contre les Anglais ne furent reprises qu'en mars 1430. Le 23 mai, Jeanne était à Crépy-en-Valois quand elle apprit que Compiègne était assiégée. " Je dois secours à cette cité si bonne française ! " dit-elle. C'est là, qu'après avoir ramené deux fois ses troupes au combat, elle tomba au pouvoir des ennemis.

Depuis plusieurs mois, le roi, écoutant de pernicieux avis, l'avait pour ainsi dire abandonnée.

Enfin, les Anglais la tenaient. Son supplice allait commencer. Le duc de Bedford disait : " Je ne l'aurais pas donnée pour Londres ! "

## LE BUCHER DE ROUEN

Jeanne fut conduite d'abord au château de Beaulieu, près de Noyon, puis à Beaurevoir, près de Cambrai, puis à Arras, puis au château du Crotoy ; enfin, conduite à Rouen, on l'enferma dans une tour, avec des fers aux pieds, liée par une chaîne à une grosse pièce de bois, gardée par des soldats.

Son procès commença le 21 février 1431. Il n'est pas besoin de rappeler combien fut sublime son attitude, combien ses réponses furent toujours nobles et fières. D'un côté, une cinquantaine de juges recourant à tous les moyens pour, finalement, pouvoir dresser un bûcher à la libératrice de la France ; de l'autre côté, une enfant de vingt ans, ignorante, mais sans peur. Quand on voulut la faire passer pour sorcière, elle s'écria : " Mes sortilèges, c'était l'amour de la France et le mépris du danger ! " Et quand on l'accusait de n'avoir pas au cœur des sentiments de femme : " Je n'ai jamais vu le sang couler, répondit-elle, sans sentir dresser mes cheveux sur ma tête ! " Et son attitude était si belle qu'un Anglais ne put s'empêcher de dire : " Voilà une vaillante femme ! "

Pas une minute on ne put la faire fléchir ; jusqu'au dernier moment, elle affirma que les Anglais seraient vaincus, que la France les chasserait de son sol.

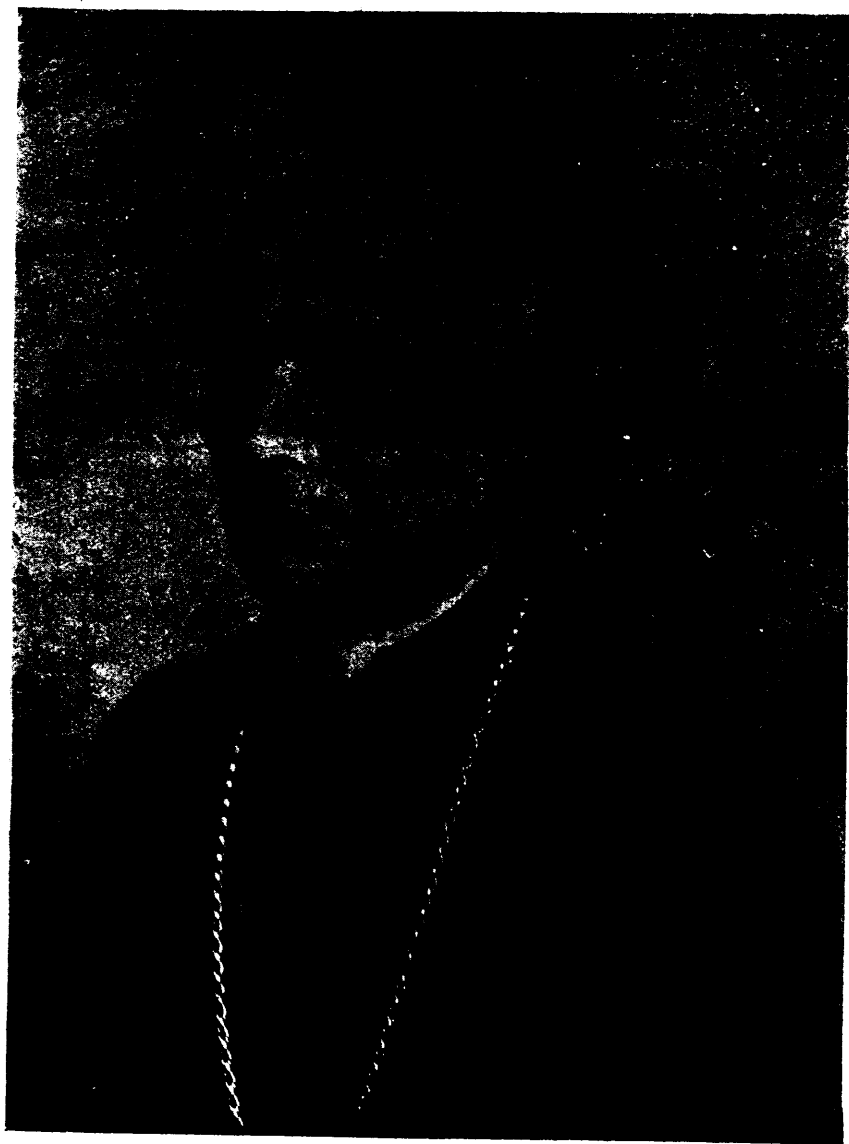
Le 30 mai 1431, condamné à périr, elle fut livrée au bûcher. On lui avait passé la chemise des suppliciés, et sur un écriteau porté devant elle, on lisait : " Hérétique, relapse, apostate, idolâtre. " La malheureuse était brutalement poussée par des hommes d'armes.

Quand elle fut sur le bûcher, au milieu des flammes, elle cria : " Je vous donne pardon à tous ! " et elle ajouta : " La mort, c'est la délivrance ! "

Dans la foule, quiconque avait un cœur français versait des larmes amères. " C'est une héroïne ! " disait-on. Les femmes surtout s'attendrissaient.

Irrités de ces regrets et voulant prévenir les hommages de la postérité, les Anglais ordonnèrent que les cendres de Jeanne fussent jetées dans la Seine. Mais qu'importe ce qu'il advint de ces cendres ! Jeanne est entrée en possession de l'immortalité. Il ne lui a rien manqué, pas même l'apothéose par ceux qui avaient été ses bourreaux. Gloire à elle, et puisse son souvenir ne jamais cesser d'enflammer le cœur des enfants de la France !





SA GRANDEUR MGR LAFLECHE, EVÊQUE DES TROIS-RIVIÈRES

La ville des Trois Rivières a célébré solennellement, mardi et mercredi dernier, les noces d'or sacerdotales de son deuxième évêque, Sa Grandeur Mgr Louis-François Laffèche. Les fêtes ont été magnifiques : bouquets, illuminations, représentation dramatique, rien n'a manqué à cette belle démonstration.

Nous saisissons cette occasion pour publier de nouveau le portrait de ce prélat distingué dont le nom sera toujours considéré comme une des gloires de l'Épiscopat canadien.

Né à Sainte-Anne de la Pérade, le 4 septembre 1818, Mgr Laffèche fut ordonné prêtre le 7 janvier 1844. Vingt-deux ans plus tard, le 23 novembre 1866, il était nommé évêque titulaire d'Anthédon et coadjuteur de l'évêque des Trois-Rivières. Il fut sacré le 25 février 1867, nommé administrateur le 11 avril 1869, et enfin devint, un an plus tard, le 30 avril 1870, évêque des Trois-Rivières.

Mgr Laffèche a longtemps été missionnaire au Nord Ouest, en compagnie de Mgr Taché. On se souvient que, la semaine dernière, Monseigneur se trouvait présent au Monument National, au congrès agricole, et qu'il y a fait un superbe discours sur l'émigration canadienne aux États-Unis, ses causes et les moyens d'y remédier.

Les pensées heureuses font comme les oiseaux, elles ne choisissent pas leur arbre pour chanter. Elles ne demandent que du silence et du soleil.— ERNEST MYRAND.

N'oubliez jamais les jeunes années passés sur les genoux de votre mère, comme ses aimables soins. Il arrive souvent que, plus le nid est doux, plus l'oiseau déteste les barreaux de sa cage et commet par ce fait une action dénaturée.— PASQUIN.

## BIBLIOGRAPHIE

## RÉCITS ET LÉGENDES



EST le titre de deux volumes de poésies, par le R.P. Victor Delaporte. Je viens d'en relire la dernière édition, celle qui est sur papier de luxe, avec de grandes marges et un titre en lettres rouges sur une couverture or-pâle.

L'auteur ne nous était pas inconnu. La première série

de ses légendes nous a procuré de charmants loisirs, il y a déjà quelques années. Nous trouvions faits pour nous ces vers si frais, si pleins de soleil et de souffles de printemps, qui vibraient si bien à l'unisson avec nos cœurs de vingt ans. Aujourd'hui, en les relisant, nous nous sommes pris à croire que cette poésie ne chante pas que pour les jeunes. Elle nous charme tout comme autrefois, tout comme si, en prenant de l'âge, nous n'avions point cessé d'être jeune. Aussi bien, cette immobilité dans la vie ne serait pas pour nous désoler, car, dit le poète Jésuite, "les privilégiés sont ceux qui gardent leur jeunesse."

De la jeunesse, les *Récits et Légendes* ont toutes les ardeurs et tous les élans. Mais ils ont plus que cela. L'âge mûr y trouve de belles leçons, les croyants et les persécutés des strophes vengeresses et de fières revendications, les découragés des exemples qui relèvent et poussent en avant, les dillettanti de la poésie, des épisodes touchants, des contes délicieux, où, dans la souplesse et la mobilité d'un style bien personnel, les notes gaies et l'humour du contour se croisent avec les notes graves, douloureuses et pleines d'abandon. Quel petit

chef-d'œuvre de sentiment que *il Miracolo* ! Quelle grâce et quelle transparence dans *la Source*, dont le premier vers fournissait naguère au critique d'une revue montréalaise cette figure délicate : La poésie du R.P. Delaporte "c'est une source bleue au coin d'une prairie."

Les *Préjugés*, le *Vieux professeur de seconde*, les *Taupes* (2e série), ont toute la finesse d'analyse et la prestesse d'allure des *Brigands de Nodier* et des saynètes de la première série. Les *Deux sommets de Paris*, — la tour Eiffel et la basilique de Montmartre, — nous font passer tour à tour du mépris pour ces "nains de quatre-vingt-neuf" qui singent les grandes choses, au religieux enthousiasme du poète qui s'écrie :

Va, monte, ô basilique ! ô blanche citadelle !  
Hautte-toi vers les cieux qui s'éloignent de nous.  
Monte loin de la houle impie, abri fidèle ;  
Faisais où l'homme est grand quand il est à genoux.

Le R.P. Delaporte n'a pas écrit que ses *Récits et Légendes*. C'est un des collaborateurs les plus féconds de la revue les *Études*. Ses drames, qu'il vient de publier en un volume, ont été applaudis dans presque toutes les villes de France. — On sait avec quel succès les élèves du collège Sainte-Marie ont représenté, l'année dernière, *La revanche de Jeanne d'Arc*. — Il est le poète des œuvres de charité, des associations catholiques, des cercles ouvriers, et il se prête à toutes les demandes avec une prodigalité qui compromettrait son talent, si Dieu ne l'avait doué d'une étonnante facilité.

Ce n'est pas une grande originalité qui caractérise la manière du R.P. Delaporte. Il n'a point de ces violents coups d'aile qui l'enlèvent à notre vue. Son vol, pour être rapide, n'en demeure pas moins sous nos yeux, dans une atmosphère parfumée, sereine, ensoleillée.

Sans briser avec les bonnes vieilles traditions de la poésie, il a su s'accommoder aux exigences modernes. Bien peu ont trouvé mieux que lui la rime riche, l'harmonie, le mouvement, l'heureuse combinaison des strophes. Symbolistes, décadents et autres sonneurs de rimes doivent s'étonner qu'il ait pu arriver à pareil résultat sans sacrifier la pensée. Et c'est de ce résultat que Sully-Prudhomme l'a félicité dans une lettre très élogieuse, que le Jésuite a publiée en tête de son premier volume.

Nous savons une légion de jeunes gens qui ambitionnent fort les triomphes des déclamations de salon. Nous leur recommandons les *Récits et Légendes*. Maintenant qu'ils ont épuisé le répertoire des poésies tendres, mièvres ou folichonnes, et qu'ils nous ont dit tout Coppée, de Hérédia, Theuriot et le reste, leurs auditeurs n'auront pas trop à se plaindre de ce changement, et nous parions que le monde où l'on s'ennuie applaudira joyusement.

Quelque membre de nos cercles littéraires n'aurait qu'à faire l'essai du *Coup de clairon*, par exemple : il ferait battre des mains, il enflammerait les plus froids, — les étudiants ne restent jamais indifférents à qui leur dit du fond du cœur :

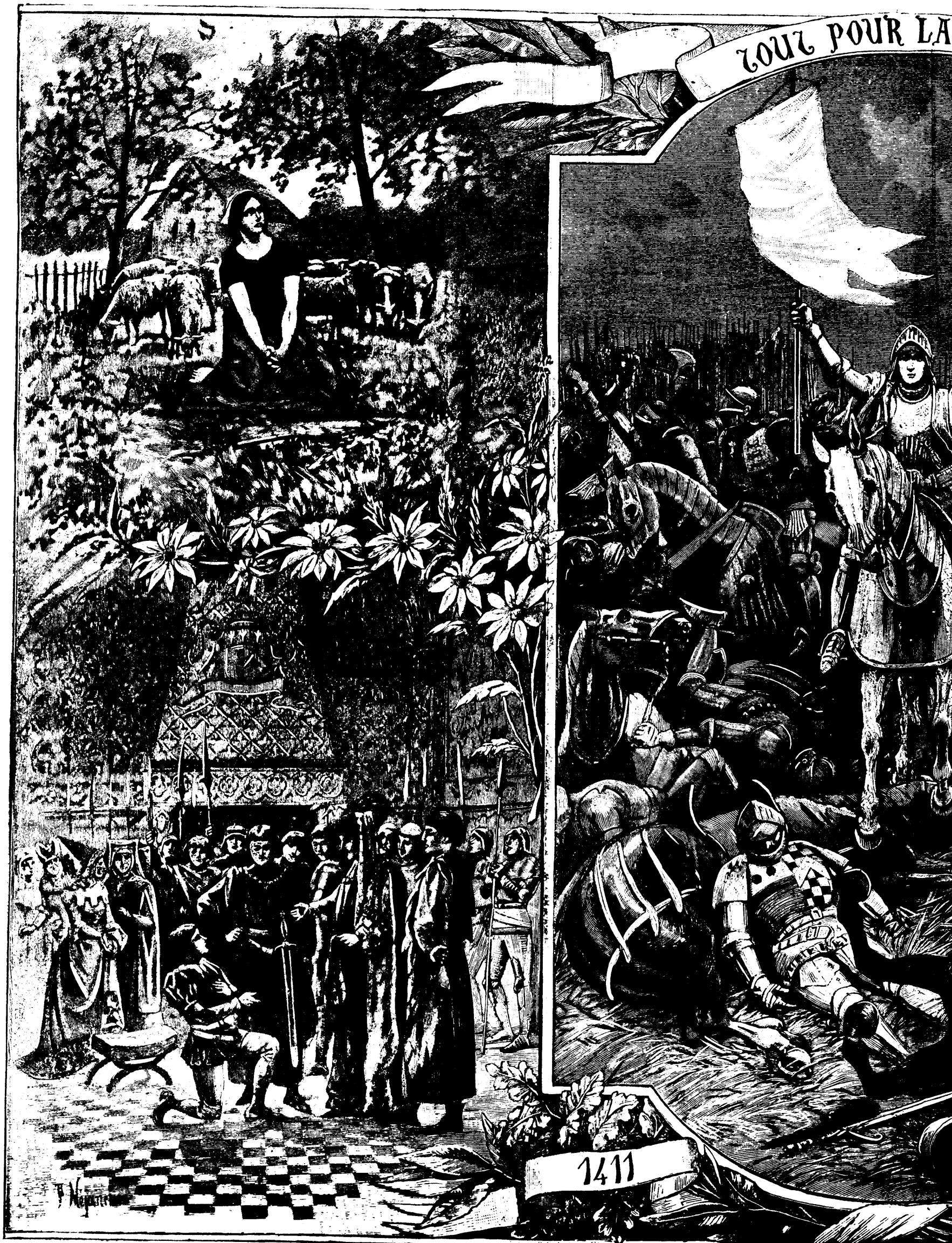
Soyez prêts ! Dieu par vous fera de grandes choses,  
Par vous tous qui savez le prix de vos vingt ans,  
A qui l'espoir sourit, comme au printemps les roses.  
Nous aurons un été : car voici le printemps !  
Nous aurons un été : qu'importent les orages ?

Jeune comme le Christ au sortir de la tombe,  
L'Église lance au temps de solennels défis :  
L'Église est toujours jeune, et vous êtes ses fils.

Et les deux volumes sont ainsi remplis de notes vibrantes, de belles sincérités, d'accents chaleureux, d'appels entraînants. Avec cela de charmants caprices, des anecdotes pleines de gaieté, des perles à ravir. Il n'en fallait pas moins pour mériter au R.P. Delaporte le premier rang parmi les poètes catholiques de notre fin de siècle.

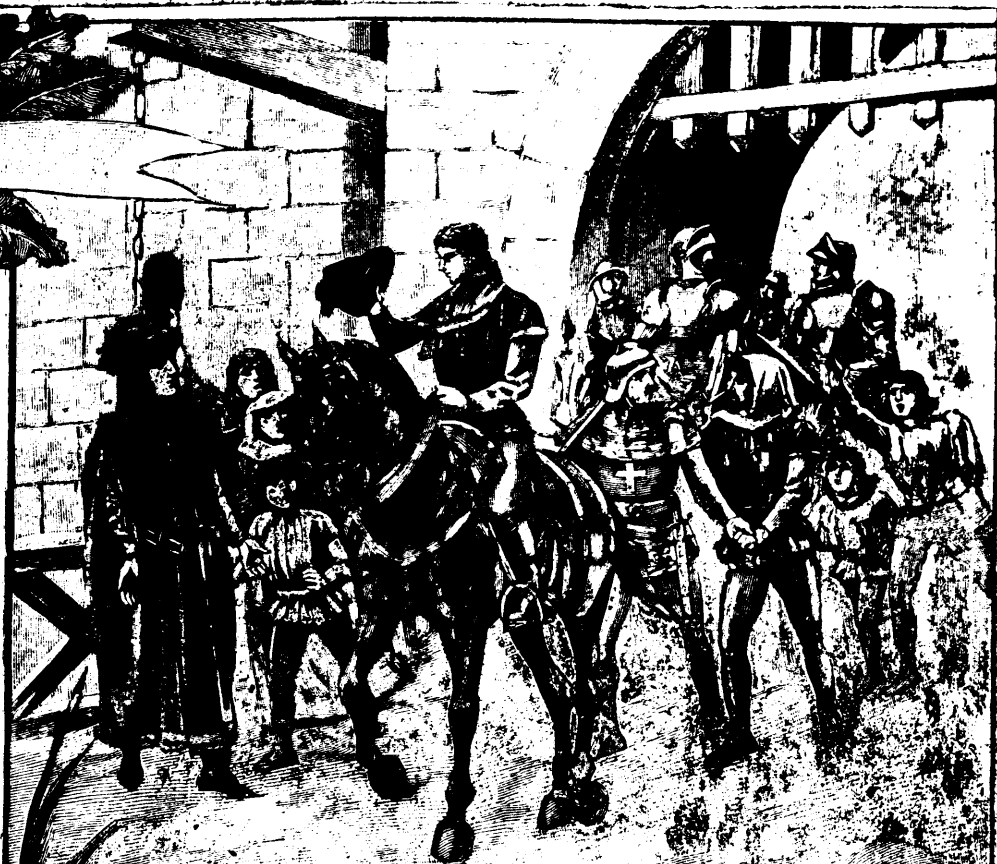
O. GLADU.

Un mouvement se fait, en France et en Algérie, pour élever un monument sur la tombe de l'illustre cardinal Lavignerie, l'un des plus grands missionnaires que la France ait produits.



JEANNE D'ARC  
Jeanne d'Arc écoutant les "Voix."—Le départ de Vaucouleurs.—L'entrevue

UR LA FRANCE!



NE D'ARC

L'entrevue avec le roi à Chinon.—Jeanne d'Arc au combat.—Le bûcher



## PRINTEMPS

Pourquoi retardes-tu, délicieux printemps ?  
A l'horizon lointain que ne veux-tu paraître ?  
Chaque matin d'avril je regarde les champs,  
Mais la brise d'hiver bat toujours ma fenêtre.

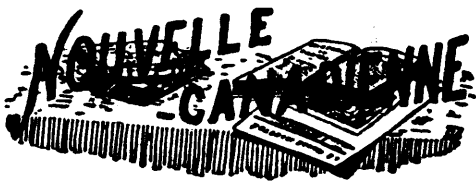
Depuis quatre longs mois les lugubres autans,  
Furieux, font craquer ma chaumière champêtre,  
Et moi j'attends toujours tes souffles odorants....  
Délicieux printemps, quand donc vas-tu renaître ?

Quand viendront les oiseaux, gentils avant-coureurs ?  
Quand viendront les zéphirs, près de l'étang limpide  
Rafraîchir le vieux chêne et les saules pleureurs ?

Reviens, joli printemps, reviens pour nous charmer,  
Envoie un messenger, la colombe candide,  
Envoie un doux zéphyr, car il est temps d'aimer.  
Montréal, avril 1894.

Montréal, avril 1894.

LOUVIGNY.



## LA MAISON MAUDITE



Le récit qui suit n'a rien de fort amusant. C'est une vieille histoire que le père Mathurin m'a racontée, il y a vingt-neuf ans, en revenant de la pêche à la ligne.

Je dois d'abord faire connaître mon conteur.

Le père Mathurin était un paysan canadien de soixante-dix à quatre-vingt ans, doué d'un grand bon sens et d'une mémoire d'encyclopédiste.

Il avait fait les rudes campagnes de la guerre de 1812, avait assisté à la glorieuse bataille de Châteauguay, et, chaque fois qu'il voulait bien, dans son vieux patois canadien si simple et si expressif, me faire le récit de quelque événement dont il avait été témoin, je l'écoutais avec un plaisir nouveau.

Bref, je le disais, nous pêchions à la ligne à cette partie du fleuve Saint-Laurent appelée "Rapides des Cèdres." Notre canot était amarré à une grosse pierre, en haut des chûtes, dans le remous d'une de ces magnifiques îles qui enchantent la belle nature de ces parages et en rendent le site si pittoresque et si charmant.

C'est là, qu'au milieu d'une solitude profonde, nous attendions la venue de quelque barbillon.

A plusieurs reprises, j'avais donné et retiré ma ligne et renouvelé l'appât.

Précaution inutile ! vains efforts ! rien ne mordait, comme nous disions entre nous, pêcheurs.

Et puis, pour comble de malheur, mon vieux compagnon en rejetait sur moi toute la faute.

— Ne chassez donc pas le poisson comme vous faites, me disait-il de temps à autre, en remuant sans cesse l'eau. A chaque fois, vous accrochez votre ligne à des branches ou à des herbages. Je vois bien que vous ne voulez rien prendre aujourd'hui.

— Non, père Mathurin, je veux bien prendre du poisson, mais il n'y a rien à faire ici. Rendons-nous à la grande anse, nous en avons encore le temps avant l'heure de notre souper.

— Bien, mon garçon, bien, nous allons monter un peu plus haut. Je connais un autre endroit préférable à la grande anse. Ramez fort et laissez-moi conduire le canot jusqu'au grand remous.

Ce disant, le bonhomme entonna, d'une voix tremblante et belle encore, la chanson suivante :

Voilà les voyageurs qu'arrivent (bis)  
Bien mal chaussés, bien mal vêtus,  
Pauvre soldat, d'où reviens-tu ?

Madame, je reviens de la guerre (bis)  
Madame, tirez-nous du vin blanc,  
Les voyageurs boivent sans argent.

Les voyageurs s'ont mis t'à table (bis)  
Ils s'ont mis t'à boire, t'à chanter,  
Et l'hôtesse s'est mis t'à pleurer.

Ah ! qu'avez-vous jolie hôtesse (bis)  
Regrettez-vous votre vin blanc ?  
Les voyageurs doivent sans argent.

Ce n'est pas mon vin que je regrette (bis)  
C'est la chanson que vous chantez  
Mon défunt mari la savait.

J'ai un mari dans le voyage (bis)  
Y a ben sept ans qu'il est parti.  
Je crois que c'est lui qu'est ici.

J'ai donc reçu de fausses nouvelles (bis)

Mais nous étions arrivés, et aussitôt il cessa sa chanson pour ne pas effrayer le poisson et, de nouveau, nous tendîmes nos lignes.

Ce ne fut pas inutilement. Une demi-heure était à peine écoulée que nous avions pris six carpes et cinq beaux brochets. Comme la brise du soir commençait à se faire sentir, je demandai au père Mathurin à rentrer au village.

— Vous êtes donc décidé à retourner à la maison ? me dit-il.

— Ma foi ! oui, il est cinq heures, le souper doit être prêt, et il ne faut pas faire attendre la mère Mathurin ; vous savez comme elle nous tance lorsque nous arrivons tard à la maison.

— Le souper, ah ! ah ! ah ! Il préfère le souper à la pêche, ce jeune monsieur, ah ! ah ! ah ! A votre âge j'aurais donné tous les soupers du monde pour une belle tranche de poisson, fraîche et vermeille comme une grappe de muscat. Aussi, nous autres, nous étions des gaillards solidement trempés ; aussi, nous avons fait trembler les Américains. Ah ! jeune homme, jeune homme !

— Père Mathurin, je n'ai rien à vous cacher. Eh bien ! il faut que je sois à... quand le bateau à vapeur arrivera.

— Doit-il vous apporter quelque chose, ce bateau à vapeur ?

— Il doit m'apporter quelque chose que des gaillards comme vous ne dédaignaient pas quand ils avaient vingt ans.

— Vraiment ! qu'est-ce donc mon drôle ?

— Une jeune fille de seize à dix-sept ans, plus fraîche et plus vermeille qu'une grappe de muscat, pour me servir de votre comparaison.

— Et vous l'aimez cette jeune fille ?

— Père Mathurin, si demain elle était morte, après demain vous pourriez me repêcher dans le Saint-Laurent. Cette jeune fille est aussi indispensable à ma vie que l'air que je respire ; si elle mourrait, je mourrais.

— Et si elle ne vous aimait pas ?

— Elle, ne pas m'aimer ! Ah ! père Mathurin, quand vous aviez vingt ans, est-ce que vous ne saviez pas si on vous aimait ou non ?

— Vous avez raison, mon Dieu ! sur ce chapitre-là, vous savez tout ce que j'ai oublié et peut-être plus ; vous avez raison, mon garçon. Aimer, aimer, c'est de votre âge, c'est le bonheur de la jeunesse et le soutien de la vieillesse, je vous le dis, moi. C'est tout ce dont on se souvient quand on n'a plus de mémoire, et c'est le souvenir de ce bonheur qui vous réchauffe le cœur quand on est vieux comme moi ! ! ! ! ! Descendez au village attendre le bateau à vapeur. Je vais vous mettre à terre et, moi, je vais essayer, durant votre absence, de prendre encore quelques poissons.

— Père Mathurin, dis-je à mon vieux compagnon, puisque nous sommes venus ensemble, retournons de même ; vous avez, d'ailleurs, une pêche assez abondante, nous reviendrons demain. Il ne faut pas tout prendre à la fois.

— Demain, soit ! dit-il, en arrangeant sa ligne.

— Demain ! demain ! répéta-t-il en hochant la tête, à mon âge on ne peut guère compter sur le lendemain.

Puis il ajouta avec un sourire charmant :

— Celui qui, là-haut, a compté mes jours comme mes cheveux blancs, quand il voudra de moi saura bien me trouver partout.

Et, ce disant, le vieillard fit prendre la pointe de son canot au courant et nous nous dirigeâmes vers le village, dont nous apercevions, à travers les arbres de la Grande Isle, le clocher majestueux se dessinant au fond d'un ciel azuré.

Plus haut que le village s'élevaient majestueusement de hauts peupliers, dont la brise du soir agitait le feuillage d'un vert sombre.

— Savez-vous quel âge ils ont, ces peupliers que vous trouvez si beaux ? me dit le père Mathurin. Voyons, devinez.

— Soixante ans, dis-je après un moment de réflexion.

— Pas tant... pas... Le peuplier croît très vite, quand il est dans un terrain humide comme celui-ci. Ces arbres ont été plantés l'année de la révolte, en septembre 1837. Cette maison, qui est auprès est beaucoup plus ancienne, je l'ai aussi vu bâtir, j'avais alors vingt ans et j'étais amoureux comme vous.

— Puisque vous avez vu bâtir cette maison, père Mathurin, pourriez-vous me dire pourquoi on l'appelle "la maison maudite."

— Vous ne savez point cela ?

— J'ai bien entendu raconter la chose, mais, jamais d'une manière précise et satisfaisante. Je voudrais que vous me la racontiez vous-même ; vous devez savoir cette histoire mieux que tout autre.

— Je la sais, en effet, et j'aurai assez de temps pour vous la raconter avant que nous soyons arrivés au village.

Le père Mathurin reprit :

"... Il y a une cinquantaine d'années, quelque temps après que la maison maudite fût bâtie, elle appartenait à un nommé Michel Latran, qui l'occupait. Ce Latran était le plus malfamé du village. C'était un homme au cœur dur et d'une nature brutale. A part de misérables vagabonds avec lesquels il passait le temps à la chasse ou au cabaret, il n'avait ni amis ni connaissances ; les gens du village le fayaient comme s'il avait été un animal dangereux.

" Il avait une femme et un fils âgé d'une douzaine d'années. On ne peut se figurer l'étendue des souffrances de cette femme, sa constance à les supporter et la sollicitude avec laquelle cette malheureuse élevait son petit Baptiste. Que le ciel me pardonne ma supposition si elle n'est pas charitable, mais je crois fermement, en mon âme, que son mari, pendant plusieurs années, s'étudia systématiquement à lui briser le cœur ; mais elle supportait tout à cause du père, car, malgré sa brutalité et les mauvais traitements dont il l'accablait, elle l'avait aimé, et le souvenir de cet amour éveillait dans son âme des sentiments d'indulgence et de mansuétude auxquels toutes les créatures de Dieu sont étrangères excepté les femmes.

" Ils étaient pauvres, l'inconduite du mari ne pouvait qu'amener la misère ; mais le travail infatigable de la femme, de bonne heure ou tard, le matin, à midi et la nuit, les mettait au dessus du besoin.

" Ses efforts étaient bien mal récompensés. Des gens qui passaient par là, le soir, disaient avoir entendu un bruit de coups et les gémissements d'une femme en détresse. Plus d'une fois, après minuit, l'enfant frappait doucement à la porte d'un voisin, lui demandant aide et protection contre l'ivresse de son père dénaturé.

" Durant ce temps, et lorsque la pauvre femme portait souvent des marques de violence qu'elle ne pouvait entièrement cacher, elle allait assidûment à l'église, régulièrement tous les dimanches, le matin et dans l'après-midi. Elle se plaçait dans un banc près du Banc d'Œuvres, avec son fils auprès d'elle. Ils étaient habillés très pauvrement et beaucoup moins bien que leurs voisins placés dans une condition inférieure à la leur, mais ils étaient toujours proprement mis. Chacun avait un signe de tête amical ou une bonne parole pour eux.

" Quelquefois, lorsqu'elle s'arrêtait à la fin du service divin pour causer avec une voisine sur la verte pelouse qui conduit à l'église, ou qu'elle regardait avec un orgueil de mère son fils plein de santé jouant avec quelques petits camarades, sa figure soucieuse s'éclairait alors d'une expression de reconnaissance vivement sentie, et elle avait l'apparence d'être sinon heureuse, du moins tranquille et contente.

" Cinq ou six ans se passèrent.

" L'enfant était devenu un jeune homme robuste et bien constitué. Le temps, qui avait fortifié sa légère charpente et donné à ses faibles

membres la vigueur de l'âge mûr, avait courbé le corps de la mère et affaibli ses pas. Les yeux qui l'avaient réjouie ne la regardaient plus, le bras qui aurait dû la soutenir n'était plus passé au sien. Elle occupait son vieux banc, mais il y avait une place vide à côté d'elle. Elle regardait son livre de prières avec autant de soin qu'auparavant, et des marques indiquaient les passages, mais il n'y avait plus personne pour lire avec elle, et ses larmes tombaient en abondance et troublaient sa vue.

"Les voisines étaient aussi bonnes qu'autrefois, mais elle détournait la tête lorsqu'on la saluait. Elle ne s'arrêtait plus sur la verte pelouse, elle n'avait plus de rêve de bonheur. La pauvre désolée rabattait son bonnet de laine sur ses yeux et hâtait de rentrer chez elle.

"Vous dirais-je que le jeune garçon s'était lié avec des hommes dépravés et perdus?... Hélas! vous l'avez deviné.

"En regardant en arrière les jours de son enfance, il ne se rappelait rien qui ne fut lié avec la longue série de souffrances endurées pour lui par sa pauvre mère, et cependant, sans crainte de l'accabler de douleur, sans reconnaissance pour ce qu'elle avait été pour lui, ce fils dénaturé comme le père, poursuivait une carrière de crimes qui devait le perdre et le déshonorer.

"La mesure du malheur de la pauvre femme Latran était sur le point d'être comblée.

"De nombreux délits avaient été commis à Montréal, où son fils s'était réfugié. Comme les coupables n'avaient pas été découverts, leur hardiesse augmentait.

"Un vol audacieux commis dans le magasin d'un orfèvre de la rue Notre-Dame, accompagné de circonstances aggravantes, nécessita des recherches rigoureuses sur lesquelles les coupables n'avaient pas compté. Comme le jeune Latran était employé chez l'orfèvre où le vol avait été commis, il fut soupçonné avec trois de ses compagnons, arrêté, mis en prison, jugé et condamné à sept ans de détention.

"Au moment de la sentence, la chambre du tribunal retentit d'un cri terrible.

A. C.

(La fin au prochain numéro)

## LE PETIT MALADE

Le médecin, le chapeau à la main.—C'est ici, madame, qu'il y a un petit malade?

La mère du petit malade.—C'est ici, docteur; entrez donc. Docteur, c'est pour mon petit garçon. Figarez-vous, ce pauvre mignon, (je ne sais pas comment ça se fait) depuis ce matin, tout le temps il tombe.

Le médecin.—Il tombe!

La mère.—Tout le temps; oui, docteur.

Le médecin.—Par terre!

La mère.—Par terre.

Le médecin.—C'est étrange..... Quel âge a-t-il?

La mère.—Quatre ans et demi.

Le médecin.—Le diable y serait, on tient sur ses jambes, à cet âge-là.... Et comment ça lui a-t-il pris?

La mère.—Je n'y comprends rien, je vous dis. Il était très bien hier soir et il trottait comme un lapin à travers l'appartement. Ce matin, je vais pour le lever, comme j'ai l'habitude de faire. Je lui enfle ses bas, je lui passe sa culotte, et je le mets sur ses petits pieds. Pouf! il tombe!

Le médecin.—Un faux pas, peut-être.

La mère.—Attendez!... Je me précipite; je le relève.... Pouf! il tombe une seconde fois. Étonnée, je le relève encore.... Pouf! par terre! et comme ça sept ou huit fois de suite. Bref, docteur (je vous le répète, je ne sais pas comment ça se fait), depuis ce matin, tout le temps il tombe.

Le médecin.—Voilà qui tient du merveilleux.... Je puis voir le petit malade?

La mère.—Sans doute.

(Elle sort, puis reparait tenant dans ses bras le gamin. Celui-ci arbore sur ses joues les couleurs d'une extravagante bonne santé. Il est vêtu d'un pantalon et d'une blouse lâche, empaquetée de confitures séchées).

Le médecin.—Il est superbe, cet enfant-là!... Les actes ne sont rien, et la méthode qui nous y

Mettez-le à terre, je vous prie. (La mère obéit l'enfant tombe.)

Le médecin.—Encore une fois, s'il vous plaît. (Même jeu que ci-dessus. L'enfant tombe.)

Le médecin.—Encore.

(Troisième mise sur pieds, immédiatement suivie de chute du petit malade qui tombe tout le temps).

Le médecin, rêveur.—C'est inouï. (Au petit malade, que soutient sa mère sous les bras.) Dis-moi, mon petit ami, tu as du bobo quelque part?

Le petit malade.—Non monsieur.

Le médecin.—Tu n'as pas mal à la tête?

Le petit malade.—Non monsieur.

Le médecin.—Cette nuit, tu as bien dormi?

Le petit malade.—Oui, monsieur.

Le médecin.—Et tu as appétit, ce matin? mangerais-tu volontiers une petite soupe?

Le petit malade.—Oui, monsieur.

Le médecin.—Parfaitement. (Compétent.) C'est de la paralysie.

La mère.—De la para!... Ah Dieu! (Elle lève les bras au ciel. L'enfant tombe.)

Le médecin.—Hélas, oui, madame. Paralysie complète des membres inférieurs. D'ailleurs, vous allez voir vous-même que les chairs du petit malade sont frappées d'insensibilité absolue.

(Tout en parlant, il s'est approché du gamin et il s'apprête à faire l'expérience indiquée, mais tout à coup):

Ah ça mais.... ah ça mais.... ah ça mais....

(Puis éclatant) Eh sacré dié, madame, qu'est ce que vous venez me chanter, avec votre paralysie?

La mère, stupéfaite.—Mais, docteur....

Le médecin.—Je le crois tonnerre de Dieu bien, qu'il ne puisse tenir sur ses pieds.... vous lui avez mis les deux jambes dans la même jambe du pantalon!!!

G. COURTELINE.

## LES COLONIES PERDUES PAR LA FRANCE EN 1763

Par le traité de Paris, passé le 10 février 1763 entre la France, l'Espagne et l'Angleterre, la France perdait les colonies suivantes au profit de l'Angleterre:

En Europe: l'île de Minorque (une des îles Baléares);

En Asie: l'Hindoustan, sauf les villes de Chandernagor, Pondichéry, Karikal, Yanaon et Mathé, où nous n'avions plus le droit d'élever de fortifications sans l'autorisation de l'Angleterre.

En Afrique: Saint Louis et les rivières du Sénégal;

En Amérique: l'Acadie, capitale Halifax; l'immense empire du Canada, capitale Québec; l'île du Cap Breton, capitale Sydney; les bouches du Saint-Laurent; la vallée de l'Ohio et la rive gauche du Mississipi;

Dans les Antilles: les îles Dominique, Saint-Vincent, Tabago, Grenade et les Grenadilles.

Enfin, pour dédommager l'Espagne de la Floride qu'elle avait cédée à l'Angleterre nous lui cédions la riche province américaine de la Louisiane.

En France, il nous fallait démolir les fortifications de Dunkerque, du côté de la mer. Par contre, l'Angleterre nous rendait Belle-Isle sur la côte de Bretagne.

Tout furent les conditions de cette paix honteuse. La guerre avait commencé pour deux ou trois chétives habitations; les Anglais y gagnèrent 2,000 lieues de terrain. Cependant l'opinion publique ne s'émut pas beaucoup de cette ruine. Elle faisait plus attention à Soubise qu'à Duplex ou à Montcalm; elle se souciait plus de Rosbach ou du traité d'Hubertsbourg que de "quelques arpents de neige," comme Voltaire appelle le Canada. Nous, qui voyons aujourd'hui le Dominion du Canada s'étendre d'un océan à l'autre, l'empire indien couvrir une surface égale au tiers de l'Europe et renfermer une population de 250 millions d'âmes, nous ne pouvons penser, sans une profonde douleur, à la perte de pareilles colonies.

Les actes ne sont rien, et la méthode qui nous y mène est tout.—MAURICE BARRÉS.

## CONVERSIONS PHOTOGRAPHIQUES

Tout le monde connaît les usages de la photographie instantanée. Nul n'ignore combien il est difficile d'échapper à ces petits appareils horriblement indiscrets qui se dissimulent aisément dans le trou d'une serrure ou dans la pomme d'une canne. Arton lui-même s'y laissa prendre.

Voici maintenant que les Anglais emploient la photographie instantanée... à la moralisation.

Une grande société de tempérance anglaise vient d'inventer l'ingénieux système suivant pour convertir les nombreux pochards de la capitale et les amener à résipiscence.

Cette société a désigné un certain nombre de ses membres qui sont chargés de filer tous les ivrognes qu'ils rencontrent et, à l'aide d'un petit appareil instantané, de les photographier dans toutes les poses, sans qu'ils s'en doutent, bien entendu.

Et le lendemain, quand notre pochard a repris son travail ou ses occupations, on vient lui présenter la série des épreuves révélatrices où il peut se voir—ô honte!—trébuchant dans le ruisseau ou se battant avec un inoffensif bec de gaz.

Le moyen est infaillible, assure-t-on, et le pauvre pochard, désormais corrigé, n'a plus qu'à se laisser enrôler dans la société de tempérance, où il retrouve de vieilles connaissances, anciens disciples de Gambrinus.

## PROPOS DU DOCTEUR

DES INTERMITTENCES DU CŒUR.—On donne ce nom à un état dans lequel les mouvements du cœur peuvent s'interrompre d'une façon complète pendant quelques secondes. Rien de plus facile à constater: il suffit de se prendre le pouls à soi-même et on s'apercevra que, de temps à autre, une pulsation manque: le cœur a oublié de battre. Je commence par dire que beaucoup de personnes présentent ce phénomène à l'état normal, sans être en aucune façon malades. D'autres, en retenant leur respiration, ont la faculté de déterminer à volonté chez elles des intermittences du cœur; les magiciens de l'Inde usaient fréquemment de ce subterfuge pour frapper d'étonnement les spectateurs.

Ce symptôme peut s'observer également dans certaines maladies du cœur; souvent aussi, les intermittences sont liées à un état nerveux et constituent une espèce de névrose. Ordinairement peu graves, elles ont le don d'effrayer fortement les malheureux qui tout à coup se découvrent cette particularité en s'amusant à se compter le pouls. Traitement: le mépris le plus absolu, tant qu'on ne se découvre pas un autre symptôme et que la santé paraît bonne.

LES REFROIDISSEMENTS.—Les refroidissements, parfois si graves, prennent très souvent par les pieds.

Il est donc important d'avoir toujours les pieds chauds. Pour cela, il ne faut jamais se chauffer étroitement: les souliers, lorsqu'ils sont trop justes, pressent contre la plante du pied et empêchent la circulation du sang; lorsqu'au contraire ils n'embrassent pas le pied trop étroitement, le sang conserve son libre cours et l'espace compris entre le cuir et le bas est suffisamment rempli d'air chaud.

Il ne faut jamais rester avec les pieds humides. On s'imagine souvent, et à tort, que lorsque les pieds ne sont pas mouillés tout à fait, il est inutile de changer de chaussures lorsqu'on demeure immobile; c'est une erreur, car en s'évaporant de la chaussure l'humidité retire au pied lui-même sa chaleur, et la transpiration est aussi interrompue, ce qui crée un danger.

LES CORPS ÉTRANGERS DANS L'ESTOMAC.—On ne saurait se figurer le nombre de corps étrangers avalés soit par mégarde, soit par étourderie, pièces de monnaie, aiguilles, épingles, clous, sans compter les râteliers, les cuillers et les fourchettes. Tous ces corps peuvent déterminer les accidents les plus graves et parfois on ne parvient à les extraire qu'en ouvrant l'œsophage ou l'abdomen.

Afin d'éviter de recourir à ces opérations et dans le but de provoquer l'expulsion de ces corps étrangers, le professeur Billroth, de Vienne, emploie un procédé assez ingénieux. Ce procédé consiste à faire manger pendant quelques jours au malade une certaine quantité de pommes de terre pour produire une dilatation suffisante du tube intestinal pour chasser le corps étranger par les voies naturelles.

Depuis qu'il emploie ce moyen, M. Billroth n'a eu que très rarement l'occasion de pratiquer la gastrotomie. Dernièrement, M. Salzar a présenté à la Société impériale des médecins de Vienne plusieurs corps étrangers expulsés par ce procédé: un clou de six centimètres de longueur, une aiguille et un râtelier de cinq centimètres de long sur trois de large.

## TOURNOI STEINITZ-LASKER

(Voir gravure)

Nous donnons une vue d'une des séances du fameux tournoi d'échecs tenu entre MM. Steinitz et Lasker, au Cosmopolitan Club, de Montréal.

Un immense intérêt s'attache à ce grand combat où le célèbre M. Steinitz, champion du monde depuis vingt-sept ans, semble, d'après toutes les apparences, devoir céder la place à M. Lasker : ce dernier a en effet neuf parties de gagnées sur dix, tandis que M. Steinitz n'en a que quatre. L'enjeu est de \$5,000, avec le titre de champion du monde.

M. Emmanuel Lasker est un jeune homme, né en Allemagne, rendu depuis un an à peine en Amérique, et qui n'a encore rencontré nulle part son maître devant la table d'échecs, bien qu'il ait eu déjà pour partners les plus forts joueurs de ce continent et de l'Angleterre. Il est à droite de la gravure, vis-à-vis son vieil adversaire. Tout autour sont les spectateurs du grand tournoi.

Cette jolie vue a été prise par M. Cammings, 119, rue Mansfield.

## CHRONIQUE DE LA MODE

On peut moins garnir les jupes, dit on, et comme on ne veut pas renoncer à les avoir ornées, on les orne avec d'autres jupes... Voilà pourquoi les jupes cloche, que l'on ne désire pas abandonner tout à fait, se sont légèrement transformées en devenant plus larges du bas, de façon à pouvoir se relever sur les côtés et à former elles-mêmes des secondes jupes, relevées sur un bas élégamment orné lui-même ou de volants ou de garnitures posées à plat. Celle-ci sont dominantes et souvent formées par de très grandes dents, en velours ou en dentelle, dont les pointes remontent vers le haut. J'ai vu, et presque admiré, à l'une des Expositions, une toilette ainsi composée : jupe de sarah bleu-saphir, broché de fleurettes, dont le bas était orné par un grand volant de tulle grec, très froncé. Sur les hanches, une basque ronde et plate, garnie du même volant très haut et tombant en pointe, ce qui donnait absolument l'apparence d'une jupe à quatre étages. Le corsage, de même, était composé d'un large volant de tulle grec faisant très hauts jockeys sur les manches et encadrant un fichu drapé, en mousseline de soie, croisé sur la poitrine.

Les manches ballon s'arrêtaient au dessous du coude et, sans aller plus loin, surmontaient des gants de chevreau d'une irréprochable blancheur et ne laissant pas un millimètre de distance entre eux et la manche.

Je me suis plu à vous dépeindre cette toilette, que j'ai trouvée aussi gracieuse qu'élégante.

Mais, parmi toutes les doubles jupes, il me semble que l'une de celles qui ont le plus de tendance à dominer est la jupe à pointe, généralement confectionnée avec une pointe de belle dentelle, guipure blanche, bise ou noire.

Quelquefois, la pointe, trop petite pour descendre en jupe, est entourée par un haut volant mis lui-même en pointe et descendant jusqu'au bas de la première jupe, toujours très élégante, puisqu'elle paraît très en entier, et garnie, le plus souvent, par une dentelle posée à plat et en ourlet. Ces notes générales, car il nous est impossible de décrire tous les genres, sont cependant suffisantes pour faire comprendre les tendances de la mode du moment qui, avec quelques modifications, se continueront certainement pendant toute la belle saison.

En ce moment, on ne porte encore que des lainages et de la soie ; mais nous ne sommes pas loin de l'instant où les mousselines et les percales nécessiteront un frou frou plus habile.

La grande note actuelle est le mélange du noir et du blanc. A en voir la fureur, on penserait que tout le monde, en deuil, veut égayer son costume en se faisant l'illusion de ne suivre seulement que la mode.

Du reste, rien n'est plus joli qu'une jupe rayée noir et blanc, avec corsage de soie tout noir, garni de dentel et blanche. C'est l'une des plus jolies toi-

lottes que nous ait apportées le Concours hippique, si fécond en riches et élégants costumes de toutes sortes, et où les jaquettes, les collets, les grands cols, les revers les plus excentriques et les pèlerines les plus abracadabrantes se donnaient des rendez-vous, presque toujours de noble compagnie.

C'est qu'il n'y a que les femmes désœuvrées qui peuvent ainsi suivre toutes ces courses, après avoir rêvé toutes les toilettes qui y peuvent faire sensation.

Il faut cependant ajouter que ces sensations n'y sont jamais produites par des éléments hétéroclites et hétérogènes, mais qu'ils ont presque toujours ce cachet de sobriété que l'on appelle le bon goût.

Mais ce bon goût n'en doit pas moins suivre les tendances de la mode, qui elle-même sait s'en écarter quelquefois.

Plus que jamais, et il est plus que probable que cela durera tout l'été, on porte la petite veste *Eton* qui, avec un bouffant élégant de soie ou de mousseline, forme à elle seule un très charmant corsage, allant avec toutes les jupes et constituant ainsi une toilette des plus simples, des mieux portées et des moins coûteuses. Ces corsages se font avec ou sans doublure, en lainage ou en soie, avec dépassants ou boutons, suivant la fantaisie, et ils ont le très grand avantage d'aller bien à toutes les tailles et à tous les âges. C'est certainement l'une des causes de son grand succès.

Les corsages mis dans la jupe ne sont point non plus disposés à nous faire fausse route. Ils sont trop gracieux et trop commodes pour qu'on pense à les abandonner sans nécessité. Cependant, avec le retour des chaleurs ils peuvent craindre le retour des blouses à basques, qui, l'an dernier, leur faisaient une si rude concurrence.

Qu'importe à mesdames les ceintures, aussi nécessaires aux uns qu'aux autres et qui continueront longtemps encore la vogue des boucles élégantes en strass, en argent ou en perles, et qui savent aussi bien garnir la taille que le cou ou la tête.

On en varie seulement la pose, et il n'est pas rare de voir une boucle mise en long et de haut en bas, au lieu de s'arrondir simplement sur la taille. Vous savez, du reste, que le mot actuel étant "fantaisie," tout ce qui y touche est permis, pourvu qu'on n'arbore ni l'excentricité trop affectée, ni le mauvais goût.

Il semble que les femmes aient perdu le goût du travail, lorsqu'on voit tant d'inventions de toutes sortes ayant pour but de leur éviter toute peine. En voici une, excellente du reste, que je vais signaler à toutes les industrielles.

C'est l'invention du tissu caoutchouc, tissu de soie à grosses côtes, dont chaque côté contient un gros fil de caoutchouc mis en travers et allant d'une lisière à l'autre.

Il suffit de tirer ces fils, qui font froncer la soie d'une façon bien plus régulière et jolie que ne le ferait l'aiguille. Et, ainsi préparé, le tissu caoutchouc sert à confectionner toutes les garnitures, telles que devants de corsage, poignets, cols, ceintures, etc.

Le tissu caoutchouc n'est pas cher, on va en trouver de toutes les nuances, et Dieu sait combien un mètre de cette étoffe confectionnera de charmantes garnitures !

Les nouveautés en étoffes ont, du reste, fait partout leur apparition ; et, sans que je cherche à vous apporter tous les noms plus ou moins excentriques dont on les affuble, je vous dirai que les nouvelles soieries, fabriquées pour la saison chaude, sont toutes excessivement légères et à nuances si tendres et si douces qu'elles sont un vrai charme pour le regard, en même temps qu'elles promettent de prêter ce charme à celles qui s'en pareront.

Je vous ai souvent parlé de la grande vogue des guipures, blanches ou noires, dans toutes les toilettes les plus élégantes de ce printemps. Cette vogue a un peu inquiété quelques-unes de mes lectrices ne possédant point de guipures, mais se trouvant à la tête de belles dentelles de Chantilly.

Qu'elles se rassurent ! La vogue de l'une ne fait point disparaître l'autre ; et la dentelle de Chantilly est et restera toujours la reine des dentelles noires. Et voici une toilette des plus élégantes que l'on a composée pour un mariage où tout était beau et luxueux.

Cette toilette, en moire bleu saphir, avait une jupe cloche, à godets, recouverte en seconde jupe par un châle pointe, en riche Chantilly.

La pointe formant jupe sur le devant était relevée sur les côtés par deux gros choux de ruban, et les deux autres pointes du châle retombaient en long pans derrière, avec choux à la ceinture.

Une seconde pointe de Chantilly, un peu plus petite, formait sur le corsage, savamment relevée, une pèlerine fichu bien drapée et formant jockeys sur les épaules, avec choux de ruban comme ceux ornant la jupe.

Tout cela était charmant, d'une élégance exquise et n'avait coûté, comme ornementation, que la peine de fourrager dans les tiroirs d'une grand-mère.

On fait même des manches ballon très volumineuses avec de la dentelle de Chantilly que l'on double de transparents de soie.

BLANCHE VALMONT.

## NOS PRIMES

## LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Ovide Lapalice, 119, rue Ste-Elizabeth ; C. J. Picard, 376, rue Saint-Jacques ; Dame A. Bertrand, 31, rue Eméry ; Frs Andet, 14, rue Saint-Louis ; Napoléon Deschamps, 790, rue Saint-Laurent ; Louis Saint-Germain, 26, rue Saint-Henri.

Québec.—Dame Tallérand, 250, rue de la Reine, Saint-Roch ; Joseph Picard, 59, rue de la Chapelle, Saint-Roch ; Théophile Drolet, 4, rue Racine, faubourg Saint-Jean.

Lévis.—J. Marc Cloutier, rue Saint-Georges.

Sainte-Cunégonde.—Roch Thibodeau, 127, rue Duverney.

Pointe Saint-Charles.—Frank W. Lacombe, 579, rue Centre.

Maisonneuve.—S. Chailé, 677, rue Notre-Dame.

Sorel.—Alfred Lussier.

Sainte-Marguerite, lac Masson.—M. l'abbé A. G. Moreau.

Sherbrooke.—Joseph Chamberland.

Russelltown Flatts.—Dlle Délia Turcot.

Great Falls, N. H.—J. B. Thibault.

Lewiston, Maine.—Philippe Langlois.

## NOUVELLES A LA MAIN

—Un médecin rend visite à Kelparée, un débile modèle qui est malade :

—Je vais vous poser des sangsues ! dit le docteur.

—Vous êtes bien bon. Seulement, si ça ne vous faisait rien de me mettre, à la place, des cent sous.

\* \*

—Dans un salon :

—En somme, mon cher ami, qu'est-ce que la médecine, sinon un libre-échange ?

—Un libre-échange ?

—Sans doute : le malade prend l'avis du docteur, et le docteur prend la vie du malade.

\* \*

Un monsieur marche dans la rue derrière une dame qui est assez jolie, mais dont le dos laisse un peu à désirer.

—Madame, lui dit-il poliment, vous perdez quelque chose !

La dame, se retournant :

—Quoi donc, monsieur ?

Lui d'un air aimable :

—Vous perdez, madame, à ne pas être vue de face.

\* \*

On est à bord en vue de New-York, et Boireau, qui est auprès d'une dame sur le pont, s'exclame joyeusement.

—Enfin, nous approchons de la quarantaine.

La dame, distraite, s'écria courroucée :

—Parlez pour vous, monsieur !

Et Boireau, toujours galant, répliqua :

—Hé ! sans doute, je parle pour moi ; vous, je sais qu'il y a longtemps que vous l'avez dépassée !

OUVRAGES POPULAIRES.—*La Petite*, roman par E. Cadol, 5c ; *l'Ami des salons*, 10c ; *le Pater*, par F. Coppée, 10c ; les *Lettres d'un étudiant*, 10c ; les *Farces de Piron*, 10c ; les *Loisirs d'un homme du peuple*, 50c ; *Un disparu*, 10c. G. A. et W. Dumont libraires, 1826, rue Sainte-Catherine.

CHOSSES ET AUTRES

—On porte à 7,300,000 tonnes la production annuelle de sel.

—Le livre de Job, écrit probablement en l'an 1520 avant l'ère chrétienne, décrit minutieusement le procédé de la fonte des métaux.

—Le savon est le produit par excellence de l'Etat du Nevada, qui devient rapidement le premier producteur de cet article aux Etats-Unis.

**BOUDRON** LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

**GUYOT** —Les Etats-Unis et le Canada ont consommé, l'an dernier, plus de quatre millions de conserves de tomates, dont le Maryland a fourni, à lui seul, plus d'un tiers.

—Une nouvelle invention permet de faire à la fois cinq photographies différentes de la même personne, prises à des points de vue différents. On obtient ce résultat au moyen de miroirs.

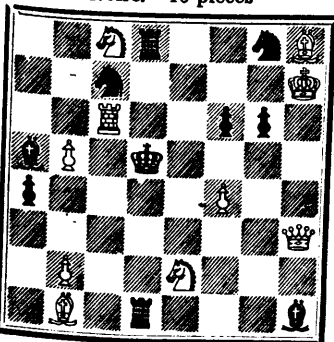
**CHARBON** EN POUDDRE ET EN PASTILLES, APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'AC. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES maladies de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenterie, la cholérite, le choléra. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

**BELLOC** —La plus petite république du monde est Franceville, l'une des îles des Nouvelles Hébrides. La population est de 40 Européens et de 500 noirs, employés par une compagnie française.

**QUINQUINA LABARRAQUE** VIN FÉRRIFUGE, TONIQUE DIGESTIF, APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 1/2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

—L'attraction de cette semaine, au Théâtre Royal, lui sera certainement profitable et fera plaisir aux amateurs. *My Aunt Bridget* est une farce comédie et le rôle principal est confié au célèbre comédien, G. orges W. Mauroe.

No 154. — PROBLEME D'ECHECS  
Composé par M. E. St-Maurice, Montréal



Blancs. — 10 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 152

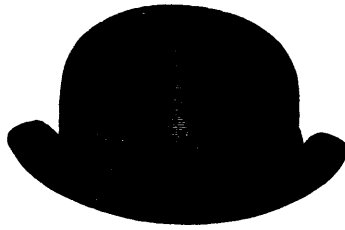
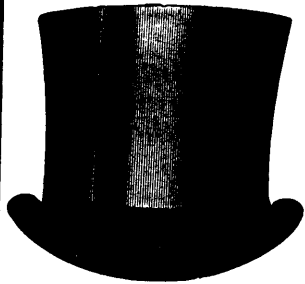
Blancs                      Noirs  
1 F 5 T                      1 ?  
2 Mat selon le coup des Noirs.

No 153

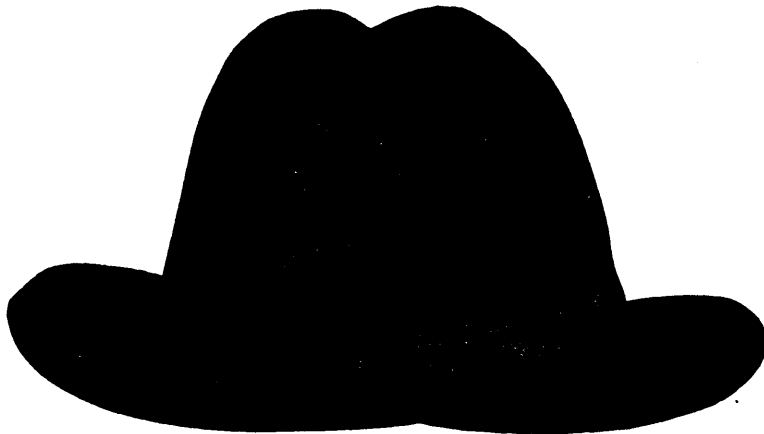
1 F 5 D                      1 P 7 T, R 6 R ou 6 C  
2 C 3 F R                      2 ?  
3 D 2 T ou 8 C                      3 ?  
4 Mat

2 C 7 F                      1 R 4 Fou 5 C  
3 D 8 C ou 4 F                      2 ?  
4 Mat                      3 ?

30 ANS D'EXPERIENCE !



Fourrures et Chapeaux de Soie sur Commandes  
Réparages faits avec soin et à prix modés



ARMAND DOIN

Chapelier et Manchonnier

1594 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

**J. EMILE VANIER**  
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)  
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
187, rue St-Jacques, Royal Building  
Montréal

**RENE RAVAU**  
ARTISTE-PEINTRE  
4, Rue St-Laurent  
Résidence privée :  
156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres. — Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin, etc. — Spécialité : Adresses enluminées.

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**  
Architectes et évaluateurs  
162—RUE SAINT-JACQUES—162  
(Bleek Barron)  
VICTOR ROY.                      L. Z. GAUTHIER  
Téléphone ne 2113.



— LA —

Banque Ville - Marie

AVIS est donné par le présent qu'un dividende de trois pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été décidé pour le semestre courant, et sera payable au bureau principale de la Banque, le et après vendredi le premier juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 21 au 31 Mai, ces deux jours inclusivement. L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal de la Banque, mardi le 19 Juin prochain, à midi. Par ordre du conseil de direction,  
WM. WEIR, Président.  
Montréal, 24 avril 1894.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

**L. DERMIGNY**  
126 w. 25th STREET, NEW-YORK  
SUCURSALE A MONTREAL  
1608, NOTRE-DAME

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Echo de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour enfants et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 15 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 15 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue ouest, Paris, France

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

GARNITURES NOUVELLES

500 PIECES

—DE—

Magnifiques garnitures nouvelles viennent d'être reçues et sont offertes en vente au prix de vente du déménagement, il suffit de voir ces garnitures pour faire l'achat de ces hautes nouveautés.

DENTELLES NOUVELLES

Nous pouvons dire sans crainte d'être contredits que nous avons en stock la plus grande importation de dentelles "point d'Irlande et Guipure" qu'il y ait à Montréal, le stock doit être vendu aux prix de vente du déménagement.

— VOYEZ-LES —

BRODERIES ET VOILES

Pour lère Communion

Votre choix sur notre stock entier de broderies et voiles de lère communion au prix de vente du déménagement. Un assortiment d'au-delà de 150 dessins différents.

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame,  
coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 2193

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Boston, \$9.00 a.m., \*\$8.20 p.m.  
+Portland, 9.00 a.m., \$8.20 p.m.  
Toronto—\$8.25 a.m., \*\$9.00 p.m.  
Detroit, Chicago, \$8.25 a.m. \*\$9.00 p.m.  
St. Marie, St-Paul, Minneapolis, etc. \*\$9.10 p.m.  
Ottawa, Winnipeg et Vancouver, \$9.10 p.m.  
Ste-Anne, Vaudreuil, etc. \$8.25 a.m., 4.15 p.m. 6.15 p.m.  
Brockville, Vaudreuil, \$8.25 a.m., 4.15 p.m.  
Winchester, \$8.25 a.m., 4.15 p.m.,  
St-Jean, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \$8.40 p.m. \*\$8.20 p.m.  
Sherbrooke, \$8.40 p.m.  
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.  
Perth, \$8.25 a.m. 4.15 p.m., \*\$9.00 p.m.  
Newport, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \*\$8.20 p.m.  
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., \$8.40 p.m.  
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Winnipeg et Vancouver, \$4.50 p.m.  
Québec, 8.10 a.m., \$3.30 p.m. et \$10.30 p.m.  
Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.  
Ottawa, \$8.50 a.m., 4.50 p.m.  
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.  
St-Jérôme, 8.30 p.m., 5.30 p.m.  
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., (a) 3 p.m. \$1.50 p.m., 5.30 p.m. — Samedi 1.50 p.m. au lieu de 3.00 p.m.  
\* Samedis exceptés. \* Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. \* Chars-palais et chars-dortoirs. \* Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. +Connection avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS  
129 RUE ST-JACQUES



## LE SECRET D'UNE TOMBE

PAR EMILE RICHEBOURG

Elle eut un sanglot et courba la tête sans répondre.

Le curé se tourna vers le misérable.

— Vous êtes Edouard Forestier, lui dit-il.

— Oui, je suis le mari de cette femme.

— Et vous avez été son bourreau. Pourquoi êtes vous venu troubler la paix de cette maison ?

— J'ai le droit d'entrer partout où se trouve ma femme.

— Un mari n'a des droits que lorsqu'il a rempli ses devoirs envers sa femme.

Le misérable se sentait intimidé par le regard clair que le prêtre attachait sur lui.

— Monsieur, reprit le curé d'une voix grave, en venant seule habiter dans cette commune, votre femme s'est placée sous la protection du magistrat qui en est l'administrateur ; vous n'êtes, vous, à Salvignac, qu'un étranger, qui ne peut invoquer son titre d'époux ; car il vous eût fallu, avant de vous présenter ici, faire reconnaître les droits que vous prétendez avoir.

Seul dans cette commune, je sais que le nommé Edouard Forestier est le mari de Mme Marguerite. Je sais aussi quel homme vous êtes et je vous dis : Vous êtes entré dans cette maison comme un malfaiteur, et si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est d'en sortir immédiatement.

— Chez sa femme, un mari est chez lui, répliqua Forestier.

— Encore une fois, monsieur, vous ne pouvez pas prouver que vous êtes l'époux de Mme Marguerite, et vous devez sortir d'ici à moins que votre femme ne vous autorise à y entrer.

— Non, non ! s'écria la jeune femme. Monsieur le curé, délivrez-moi de la présence de cet homme.

— Vous avez entendu, monsieur ? dit le prêtre.

Et, de la main, il montra la porte au misérable.

Forestier se mit à rire ironiquement et ne bougea pas.

— Voilà l'homme, le voilà ! soupira la jeune femme.

Forestier lança à sa femme un regard haineux, regarda effrontément le curé et s'assit en prononçant d'une voix creuse :

— Je me trouve bien ici, j'y reste.

M. Ancelin était au comble de l'indignation ; mais n'importe comment, il fallait se débarrasser du misérable.

— Madame Marguerite, dit-il, pendant que je vais rester ici pour tenir compagnie à Monsieur, vous allez aller jusque chez M. le maire et vous le priez de venir accompagné de deux gendarmes.

Il fallait que Forestier eût véritablement peur d'avoir des démêlés avec la Justice, car il se leva brusquement et, après avoir fait quelques pas vers la porte :

— Je ne veux pas être ici la cause d'un scandale, dit-il.

Il ajouta avec ironie :

— Ce serait une trop grande douleur pour madame de faire expulser son mari par la force publique.

Sur ces mots il sortit, mais non sans avoir jeté un regard oblique du côté de la commode.

— A revoir, madame Marguerite, dit M. Ancelin ; j'espère pouvoir revenir demain.

Et il suivit Forestier, qu'il rejoignit à une vingtaine de pas de la maison.

— Monsieur, lui dit-il, ce que vous avez de mieux à faire maintenant, c'est de vous éloigner au plus vite de Salvignac.

— Je n'ai pas besoin de vos conseils, répondit le misérable.

— Soit, monsieur ; mais je dois vous avertir que si vous êtes encore à Salvignac demain matin, vous serez arrêté.

— Sur l'ordre de qui ?

— Sur l'ordre du maire que je me ferai un devoir de prévenir.

— On n'arrête pas un voyageur sans un mandat d'amener.

— On a toujours le droit de mettre un vagabond en état d'arrestation.

— Ainsi vous, un prêtre, vous qui savez que je suis le mari de Marguerite, vous me feriez arrêter comme vagabond ?

— Pour moi, monsieur, vous n'êtes plus le mari de Mme Marguerite, et je suis sans pitié pour les misérables.

Sur ces mots, M. Ancelin s'éloigna brusquement de Forestier. Celui-ci s'enfonça dans une ruelle déserte où il disparut.

Restée seule, la jeune femme, redoutant un retour agressif, ferma soigneusement sa porte et les volets de la fenêtre, puis alla barricader une petite porte ouvrant sur le jardin. A côté de cette porte, éclairant un réduit qui servait de cellier, il y avait une étroite ouverture défendue par un barreau de fer. Marguerite ne pensa point qu'on pouvait pénétrer dans la maison par cette baie où n'avaient encore passé que les chats du voisinage.

Elle revint dans la chambre, allumant la lampe et, ayant pris les deux petites sur ses genoux, elle les couvrit de baisers en pleurant à chaudes larmes.

— Pleure plus, maman, pleure plus, disait le petit Louise, serai plus méchante, demande pardon.

— Mais, ma chérie, mon cher trésor, tu n'as pas été méchante.

Et les baisers redoublaient.

— Maman, méchant l'homme, méchant, dit encore la petite.

La pauvre mère sanglotait.

— Ah ! mon cher ange, se disait-elle, puisses-tu ne jamais savoir que tu es la fille d'un pareil misérable !

Elle fit manger les enfants et les coucha. Elle n'avait pas terminé son ouvrage, mais elle n'avait plus le cœur au travail. Elle avait les jambes et les bras comme cassés. Elle resta immobile sur son siège, affaissée, anéantie, se laissant aller aux plus sombres pensées.

## IV

Marguerite s'était couchée tard et avait été longtemps avant de pouvoir s'endormir ; aussi était-il près de sept heures lorsqu'elle se réveilla.

Depuis qu'elle était à Salvignac, c'était la première fois que le soleil la surprenait dans son lit.

Elle se leva, s'habilla, ouvrit les volets, mais laissa la porte fermée à double tour et verrouillée. A genoux près du berceau, les yeux fixés sur les enfants, elle pria. La prière est le refuge des âmes souffrantes qui y trouvent une consolation suprême.

La jeune femme, qui s'était sentie la veille si découragée, se trouva réconfortée ; elle n'avait plus l'esprit aussi troublé ; c'était un commencement d'apaisement.

Vers huit heures, elle vit, par la fenêtre, arriver le Dr Villarceau. Elle éprouva un nouveau et subit soulagement. Elle s'empressa d'ouvrir la porte.

Le célèbre médecin, qui devait le soir même retourner à Paris, venait faire à Marguerite la visite qu'il lui avait annoncée.

Si heureuse qu'elle fût de le revoir, elle ne put dissimuler la tristesse répandue sur ses traits et les cruelles ardoises de son âme. Elle avait encore les yeux gonflés et rougis ; le docteur devina sans peine qu'elle avait peu dormi et beaucoup pleuré.

Instinctivement il jeta les yeux sur le berceau et vit les deux petites filles, qui n'étaient pas encore réveillées. Alors, se tournant vers la jeune femme :

— Qu'avez vous, Marguerite, que vous est-il donc arrivé ? demanda-t-il. Ayant peine à retenir ses larmes, elle répondit :

— Mon mari a découvert, je ne sais comment, que je m'étais réfugiée à Salvignac...

— Ah ! Et alors ?

— Hier soir il est venu ici.

— Quoi, il a été assez audacieux...

— Il a toutes les audaces, monsieur le docteur.

— Que s'est-il passé entre vous ?

— Une scène épouvantable ; le malheureux m'aurait étranglée si, venant me faire une visite, M. le curé de Salvignac n'était pas intervenu.

— Mais alors, ma pauvre enfant, vous n'êtes plus en sûreté dans cette maison isolée.

— M. l'abbé Ancelin l'a menacé du maire et des gendarmes ; il doit avoir maintenant quitté le pays.

— Il fallait le faire arrêter sur l'heure.

— Hélas ! il est le père de mon enfant !

— Oui... je comprends. Pauvre femme, pauvre mère !

— Ah ! je suis bien malheureuse !

— Je vous plains de tout mon cœur, Marguerite.

— Si je n'avais pas ma fille et cette autre innocente qui m'a été confiée...

— Que feriez-vous ?

— Je me tuerais, monsieur le docteur.

— Marguerite, dit gravement M. Villarceau, une pareille idée est indigne de vous ; il y a dans la vie de douloureuses épreuves à subir, il faut avoir la force et le courage de les supporter. Les orages passent et le calme revient. Mais vous pouvez à peine vous tenir sur vos jambes ; asseyez-vous, mon enfant.

Tous deux s'assirent, et, reprenant la parole :

— A quel propos cette scène a-t-elle éclaté entre vous ? demanda M. Villarceau.

— Je vais vous le dire, monsieur le docteur.

Et la jeune femme raconta très exactement ce qui s'était passé entre elle et son mari.

Le docteur l'écouta attentivement.

Il apprenait en même temps qu'une somme de vingt mille francs avait été remise à Marguerite pour élever l'enfant qu'on confiait à ses soins et qu'elle avait reçu un dépôt des papiers très importants.

— Tout cela est fort grave, dit-il, quand la jeune femme eut achevé en pleurant son récit ; votre mari est un homme des plus dangereux et je crains bien qu'il n'ait pas renoncé à s'emparer des billets de banque et des papiers

—C'est aussi ma frayeur, monsieur le docteur. Oh ! je ne crains rien pour moi ; mais je sens que les vingt mille francs et les papiers ne sont pas en sûreté ici.

—Oui, fit M. Villarceau, qui réfléchissait.

—Mon bon docteur, reprit la jeune femme avec hésitation, si j'osais...

—Dites.

—Je vous demanderais d'emporter avec vous ces papiers et cet argent dont je n'ai pas besoin, quant à présent.

—Ma chère enfant, j'allais vous faire cette proposition.

—Oh ! que vous êtes bon ! Je vais être délivrée de toutes mes terreurs, je pourrai dormir tranquille.

Marguerite alla prendre les deux enveloppes et les remit à M. Villarceau.

Sur l'enveloppe cachetée de cire rouge, le docteur lut :

"A ouvrir en l'année 1886."

—Marguerite, dit-il, le moment venu, ces papiers vous seront remis.

—Non, monsieur le docteur, répondit elle vivement, c'est vous qui en prendrez connaissance, et alors je ferai ce que vous me conseillerez.

—C'est bien, nous avons tout le temps de reparler de cela.

M. Villarceau compta les billets de banque.

—Oui, dit-il, il y a bien vingt mille francs dont je vais vous donner un reçu.

—Un reçu ! Oh ! monsieur le docteur ! protesta la jeune femme.

—Si, si, il le faut, c'est nécessaire.

Le docteur se fit donner du papier, une plume, de l'encre et écrivit le reçu que Marguerite glissa dans le tiroir de la commode.

—De retour à Paris, reprit-il, je convertirai ces vingt mille francs en un titre de rente sur l'état. Vous aurez ainsi, Marguerite, un revenu annuel d'un millier de francs, et ce sera infiniment plus sage que de prendre chaque année une somme plus ou moins forte sur le capital.

—Tout ce que vous ferez sera bien fait, répondit la jeune femme.

M. Villarceau consulta sa montre.

—Le temps passe vite, fit-il, il me faut prendre congé de vous, ma chère enfant.

N'oubliez pas, Marguerite, dit-il en sortant, que je suis à votre disposition ; donnez-moi de vos nouvelles de temps à autre et espérons qu'il ne vous arrivera pas de nouveaux malheurs.

Les enfants venaient de se réveiller.

La jeune mère leur donna des jouets pour s'amuser dans le berceau pendant qu'elle préparerait leur déjeuner. Cela fait, elle les leva. Thérèse mangea de bon appétit ; mais Louise ne voulut boire qu'un peu d'eau rouge. Elle n'avait pas sa vivacité habituelle ; elle était pâlotte, avait les yeux battus, les mains brûlantes. C'était un peu de fièvre ; la mère s'inquiéta.

Mais Louise s'étant mise à jouer avec Thérèse, faisant entendre de petits éclats de rire, Marguerite se sentit rassurée.

—C'est la frayeur qu'elle a eue hier, pensa-t-elle, ce ne sera rien.

Elle se remit à ses reprises de dentelle. Le travail pouvait être facilement achevé pour midi.

Elle prierait une femme, dont la demeure n'était pas beaucoup éloignée de la sienne, de venir garder les enfants pendant qu'elle irait reporter la dentelle au château de Génoude, à deux kilomètres de la ville. C'était aller et retour, une lieue et demie qu'elle aurait à faire.

L'ouvrage terminé, Marguerite s'occupa du repas de midi.

Comme le matin, Louise ne mangea pas. Ses petits membres étaient toujours brûlants de fièvre, et des gouttes de sueur perlaient à son front ; elle était extrêmement affaiblie et sa tête languissante reposait sur le sein de sa mère, qui la tenait sur ses genoux. Elle finit par s'endormir d'un profond et lourd sommeil.

Marguerite la coucha dans le berceau sans la déshabiller.

—Peut-être va-t-elle dormir ainsi pendant plusieurs heures, se dit-elle.

Elle renonça à faire venir la voisine.

Louise dormait et n'avait pas besoin d'être gardée ; elle se rendrait au château avec Thérèse.

Cette décision prise, elle s'assura que la porte de derrière était bien close, elle ferma les volets, enveloppa la riche pièce de dentelle dans un foulard de soie, mit deux baisers sur le front de sa fille, prit Thérèse sur son bras et partit après avoir fermé la porte à deux tours de clef.

Mais elle s'en allait tranquille ; elle ne craignait plus qu'on lui dérobat les vingt mille francs et les précieux papiers de la petite Espagnole.

Il pouvait être trois heures lorsqu'elle revint.

La petite Thérèse paraissait très heureuse de la promenade qu'elle venait de faire ; elle tenait sa mère adoptive par le cou, et avait des cris de plaisir, quand ce n'était pas un petit rire argentin qui éclatait entre ses lèvres.

A peine Marguerite eut elle ouvert sa porte et franchi le seuil qu'elle poussa un grand cri rauque.

Elle avait vu tout de suite le berceau renversé et vide de sa literie. Elle n'avait vu que cela, son premier regard ayant été pour sa fille.

D'un bond elle s'élança vers le berceau, en criant :

—Louise, Louise !

L'enfant ne répondit pas.

—Mais où est-elle, mon Dieu, où est-elle donc ? s'écria Marguerite.

Elle laissa glisser Thérèse sur le parquet et courut ouvrir les volets qui empêchaient le jour de pénétrer dans la chambre.

Alors elle put voir l'affreux désordre au milieu duquel elle se trouvait. Les tiroirs de la commode avaient été ouverts et fouillés ; le lit avec

ses draps et sa couverture enlevés, les matelas étaient retournés ; le linge avait été jeté pêle-mêle de tous les côtés.

Sans se rendre encore exactement compte de ce qui s'était passé chez elle, la pauvre mère éperdue, folle, cherchait sa fille sous cet amas de linge, d'effets, d'habillements qu'elle remuait, jetait, éparpillait, complétant ainsi le désordre sans en avoir conscience.

Et, toujours, d'une voix étranglée, sanglotant, elle appelait sa fille.

Thérèse pleurait, blottie derrière le berceau vide.

Enfin, Marguerite comprit que c'était en vain qu'elle cherchait et appelait sa fille. Il fallait se rendre à l'évidence, Louise n'était plus dans la maison, Louise avait disparu.

Elle se mit à pousser des cris déchirants auxquels répondirent les cris de la petite Thérèse.

En proie au plus violent désespoir, la malheureuse se tordait convulsivement les bras. Hélas ! si grand que fût le trouble de son cerveau, elle comprenait.

Forestier, le mari infâme, lui avait pris, volé son enfant.

Une lâche et ignoble vengeance !

Accroupie au milieu de la chambre, tenant sa tête dans ses mains crispées, la malheureuse Marguerite était comme écrasée. Des spasmes violents soulevaient sa poitrine toujours pleine de sanglots.

Elle resta ainsi plus d'une heure dans un état de torpeur effrayant, n'ayant plus ni volonté, ni pensée.

Il fallait les caresses de la petite Thérèse, qui vint se pendre à son cou, pour la ranimer, la rappeler au sentiment de la réalité et lui faire reprendre possession d'elle-même.

Alors elle sentit qu'elle avait eu tort de s'abandonner à son désespoir au lieu d'agir. En effet, n'aurait-elle pas dû songer tout de suite à faire arrêter le ravisseur ?

Elle avait laissé s'écouler un temps précieux ; était-il encore temps de se lancer à la poursuite du misérable ?

Elle prit Thérèse dans ses bras et, affolée, s'élança hors de la maison. Elle courait, allant droit devant elle, ne sachant point où elle dirigeait ses pas. Elle ne pensait pas que c'était chez le maire qu'elle devait aller.

Aux personnes qu'elle rencontrait elle demandait s'ils avaient vu sa fille emportée par un homme.

On ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire ; on la prenait pour une pauvre femme atteinte d'aliénation mentale.

Enfin on lui dit, que deux heures auparavant, un inconnu, portant un enfant enveloppé dans une couverture, avait été vu à la gare quelques minutes avant le passage du train.

—C'est lui, le misérable, c'est lui ! s'écria Marguerite.

C'était lui, en effet ; mais deux heures s'étaient écoulées, il était loin.

Et, à cette époque, le télégraphe n'existait pas encore à Salvignac.

Poursuivre le misérable était impossible, d'autant plus qu'on devait supposer qu'il prendrait toutes ses mesures pour échapper aux recherches qui pourraient être dirigées contre lui.

Marguerite reprit en pleurant le chemin de sa maison. Elle y arriva en même temps que le maire et le garde champêtre, qui avaient été prévenus du rapt de l'enfant.

Tout d'abord, on constata que Forestier s'était introduit dans la maison par le jour de souffrance du cellier, dont il avait tordu et arraché le barreau de fer.

Sans nul doute, son intention avait été de s'emparer des papiers de la petite Thérèse et des vingt mille francs.

Le maire eut peur, d'abord, que ce vol n'eût été commis, mais la jeune femme le rassura en lui disant que le matin même elle avait remis les billets de banque et le précieux dépôt à M. le docteur Villarceau.

—Voilà, fit le maire, je ne crois pas me tromper en disant que, furieux de ne plus trouver ici ce qu'il voulait voler, Forestier n'a pas trouvé un autre moyen de vengeance que celui d'enlever la petite Louise. Ah ! pauvre madame Marguerite, votre indigne mari ne pense qu'à vous faire horriblement souffrir.

La jeune femme répondit par un soudain gémissement.

Le maire reprit :

—Je regrette bien vivement que M. Ancelin ne m'ait pas informé plus tôt de ce qui s'est passé hier soir entre vous et cet homme ; je l'aurais fait arrêter pour violation de domicile et violences exercées contre une femme.

Mais dites-moi, madame Marguerite, aviez-vous un peu d'argent ?

—Oui, monsieur le maire, quatre billets de banque de cent francs.

—Où étaient ils placés ?

—Là, fit la jeune femme, montrant la commode.

On chercha dans le linge éparpillé.

Peine bien inutile ; Forestier avait trouvé les billets de banque et s'en était emparé ; il avait pris aussi trois louis et quelques pièces de menue monnaie qui se trouvaient dans le vide-poche.

Le misérable avait dépouillé sa femme. Il ne restait à la malheureuse que quinze francs, la petite somme qu'elle avait touchée au château pour prix de son travail.

—Monsieur le maire, dit-elle, il y avait aussi, dans le premier tiroir de la commode, le reçu des vingt mille francs que M. Villarceau a absolument voulu me donner.

On chercha encore. Mais, comme les billets de banque, le reçu avait disparu.

Le maire voulut remettre à la jeune femme, à titre de prêt, deux pièces de vingt francs.

# LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—*Quatrième partie*

Les Chevaliers Noirs

## CHAPITRE IV

Le khamsin.—Caravane perdue dans le steppe.—La fuite de Gilping.—L'izba de Tcherno-Chug.—Le stranniki.—Trahison.—Les mines d'Iérolaw.—La chasse à l'homme.—La mort d'Ivanowitch.

La première partie du voyage à travers la mer de verdure, ainsi que les Cosaques appellent le steppe, s'accomplit assez paisiblement. La petite troupe se composait de trente-deux personnes, dont vingt Tabountchiks, et un Cosaque du Volga, appartenant au kerem de Westchine, qui servait de guide ; les autres personnes sont suffisamment connues du lecteur pour qu'il soit inutile de les énumérer. Tel qu'il était, et pourvu d'armes perfectionnées, ce groupe d'hommes pouvait se faire respecter des petites hordes, qui sillonnent sans cesse l'immense plaine à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux ; mais il n'eût pu lutter avec certaines tribus nomades, qui, comme les Kirghizes, pouvaient mettre jusqu'à trois mille chevaux en ligne ; aussi nos voyageurs avaient-ils décrit, en prenant plus au sud, un arc de cercle qui devait les conduire au lac de Voronoje, en évitant la route postale qui était aussi celle des caravanes.

Après une station de vingt-quatre heures au mir de Hauska, le dernier de la contrée, nos voyageurs pénétrèrent dans la mer sans eau ; les provisions fraîches du wagon avaient été renouvelées, et chaque cheval de recharge avait reçu une outre en peau contenant cent litres d'eau. C'était suffisant pour atteindre l'Oural, si rien ne venait contrarier la traversée. On était sur le départ, lorsque le chef du village, qui depuis la veille avait fait tous ses efforts pour engager le prince Westchine à changer son itinéraire, vint le trouver avec un vieux Tabountchik du nom de Stenko.

—Puisque Votre Excellence, lui dit-il, persiste à suivre cette route dangereuse, voici un de mes bergers que je l'engage à accepter comme guide ; nul homme ne connaît mieux cette partie du steppe maudit, qui à chaque coup de vent dans les endroits sablonneux, change de configuration.

—Que dis-tu de la proposition, Melloff ? demanda le prince en se retournant du côté de son Cosaque qui se trouvait à quelques pas.

—Le starchine a raison, monseigneur, répondit Melloff ; je connais le steppe, mais quatre yeux valent mieux que deux, et il y a plus de sagesse sous la chevelure blanche du vieux Stenko, que dans la jeune tête du fils de mon père.

—Voilà qui est parlé, Melloff, fit le prince d'un air satisfait, et je m'en souviendrai !... Merci, starchine, j'accepte ton offre, et Stenko n'aura pas lieu de se repentir des services qu'il pourra nous rendre.

—Que le Bog—le Dieu russe—vous assiste, monseigneur ! mais vous allez traverser la mer sans eau dans un bien mauvais moment.

Le prince ayant donné le signal du départ, le vieux Stenko, monté sur un de ces petits chevaux infatigables des plaines de l'Aral, prit la tête de la colonne avec Melloff, et deux heures après on atteignait le désert, où les chevaux, convenablement entraînés, prenaient ce galop allongé des élevés en liberté, qui ne fatigue ni la bête ni le cavalier. Ils devaient fournir de cette façon vingt-cinq à trente lieues par étape, et comme les voyageurs n'étaient guère éloignés de plus de quatre-vingt lieues du lac de Voronoje, leurs provisions de l'atteindre en trois jours étaient des plus réalisables.

Dès les premières heures cependant une difficulté s'éleva, à laquelle nul n'avait par hasard songé, quoiqu'elle fût facile à prévoir. Bien que l'aimable Pacific, sec et nerveux comme un véritable roussin des montagnes, se fût piqué d'amour-propre, et eût parfaitement tenu tête aux étalons kirghizes, à la première halte faite pendant quelques minutes seulement pour se rafraîchir, le pauvre John Gilping déclara qu'il lui était impossible de supporter plus longtemps cette allure.

Que faire en une telle occurrence ?

Ralentir la marche de façon que Gilping pût suivre, il n'y fallait point compter, on eût mis une quinzaine de jours à franchir le steppe, et cela équivalait à l'abandon des projets si laborieusement conçus.

On songea bien à installer le malheureux Gilping dans le wagon, mais cette pensée dut être abandonnée aussitôt que conçue. Ce véhicule enlevé par six vigoureux chevaux toujours au galop, était une voiture russe, non suspendue, bondissant comme un mouton sur le sol et faisant, à la moindre aspérité, des sauts de trente à quarante centimètres ; l'homme le plus robuste n'y eût pas résisté une heure.

Chacun était là, hésitant et n'osant indiquer le seul parti que l'on pût logiquement adopter, lorsque Gilping prit sur lui de le proposer lui-même. . . .

—Gentlemen, dit-il avec cette orgueilleuse naïveté anglaise qui se croit tout permis envers les gens du continent, les races perfectionnées ont perdu en résistance physique ce qu'elles ont acquis en force morale et en intelligence : je ne pourrai pas plus accomplir ce tour de force de faire vingt-cinq à trente lieues par jour, que de jongler avec des poids de cent kilos à la foire.

Mis au courant par Olivier, des nombreux travers d'esprit du bonhomme,

le prince Westchine se contenta de sourire en lui répondant courtoisement :

—C'est convenu, milord, à chacun ses aptitudes.

—Je suppose, gentlemen, que vous venez de faire une très saine appréciation de nos respectives situations. Oui ! positivement, un pair d'Angleterre n'a que faire de commettre sa dignité dans une pareille aventure.

En prononçant ces paroles, John Gilping regardait d'un air courroucé les Tabountchiks, sur les lèvres desquels errait un sourire moqueur bien pardonnable, le pauvre diable ayant fait une partie de la route couché sur Pacific, et les deux bras rivés autour du cou de l'animal. L'impossibilité où il se trouvait de rester assis, lui avait fait adopter cette posture aussi comique qu'originale.

—Que comptez-vous faire alors, mon cher Gilping ? intervint Olivier.

—Retourner au mir de Hauska dont nous ne sommes pas très éloignés, puisque nous apercevons à l'horizon la ligne de verdure qui borne le district, et de là me rendre au lac de Voronoje avec un guide, en suivant la voie la plus courte. Tout seul, je n'ai rien à craindre des nomades. Qui oserait, du reste, toucher à un citoyen anglais !

Ce projet reçut l'approbation générale. En reprenant la route des caravanes que la petite troupe avait délaissée pour ne pas tomber aux mains des Kirghizes fondoyés par Ivanowitch, Hauska n'était pas à plus de vingt lieues de l'Oural, et Gilping pouvait, sans se fatiguer, arriver à Voronoje presque en même temps que ses amis.

Les cantines du lord prédicant, ainsi que sa caisse de Bibles, furent extraites du wagon et placées sur un cheval, que le prince Westchine mit à sa disposition ; et Gilping, s'étant réinstallé sur Pacific, la selle capitonnée d'un cousin protecteur, reprit au pas le chemin de Hauska, accompagné de Tom, le nègre du capitaine Rouge, que ce dernier lui avait prêté avec plaisir. C'était une vieille connaissance d'Australie que le noble lord avait préféré à tous les Tabountchiks du prince, parmi lesquels il eût pu choisir son serviteur.

Délibérés de ce souci, nos voyageurs reprirent leur course à travers le steppe avec une nouvelle ardeur. Olivier était en proie à une extraordinaire émotion : avant de quitter Astrakan, il avait reçu de la princesse Maria Féodorovna un de ces rares petits billets qui, depuis deux ans, venaient de temps à autre lui dire : *Courage et espoir !* Mais cette dernière missive était plus explicite que les autres : il y était dit que la jeune princesse atteignait sa majorité dans six semaines, et qu'elle attendait son fiancé à Saint Pétersbourg pour cette époque, afin d'aller tous deux se jeter aux pieds du tzar et lui demander de faire cesser l'exil de leur père.

On doit comprendre quels sentiments divers agitaient le jeune comte ; dans quelques jours, le dernier acte de ce drame émouvant allait se jouer dans les steppes solitaires de l'Oural, et bien que son courage fût à la hauteur des circonstances, il ne pouvait se défendre de sérieuses appréhensions.

Il se rendait à un duel terrible, duel à mort, auquel nulle courtoisie, nulle générosité ne devait présider, et dont son rival avait, depuis plusieurs mois, préparé le terrain à son avantage. Quels obstacles allait-on être obligé de surmonter ? et quels adversaires allait-on être contraint de combattre ? Redoutable inconnu que le prince lui-même ne pouvait dégager ; nuit profonde dont rien ne pouvait percer l'obscurité. Quand deux armées vont se rencontrer, elles connaissent à peu près leur force numérique, leurs moyens d'action, la valeur des généraux qui commandent des deux parts. Rien de semblable en cette circonstance ; on allait bravement à l'aventure, comme une avant garde qui se jette à corps perdu en pays ennemi ; la seule chose dont on ne pouvait douter était que la lutte ne se terminerait, cette fois, que par l'anéantissement complet d'un des deux partis.

À voir l'œil enflammé, les narines frémissantes du capitaine Rouge, on comprenait les multiples sentiments qui l'agitaient, et quel âpre désir de vengeance devait lui éteindre le cœur. . . . Cet homme, dans un jour de sublime audace, avait rêvé la conquête des trois mondes : de l'air, de la terre et des eaux ; il avait appelé à lui la science, et, à force de patience et de génie, était parvenu à conquérir, à discipliner cette puissance mystérieuse et universelle, source inépuisable de mouvement, de lumière et de vie, qui féconde l'insondable infini et qu'on appelle l'électricité. . . . Et cet homme avait construit, après dix ans de patience, de souffrances et de travaux incessants, un être mécanique qui était comme la synthèse de toutes les forces naturelles. . . . son rêve insensé de domination universelle, il allait le réaliser. Il avait créé le levier qu'Archimède demandait pour soulever le monde ; puis un beau jour, la trahison de deux hommes à qui il s'était fié avait brisé l'instrument dans ses mains, et, depuis ce jour, il n'était plus soutenu que par l'espoir de la vengeance. . . . Et pendant que les rapides coursiers volaient dans le steppe, deux noms revenaient sans cesse sur les lèvres du capitaine Rouge : Ivanowitch. . . . Holloway !

Sur le soir, comme on cherchait un lieu propice pour camper pendant quelques heures, un Tabountchik, qui s'était un peu écarté, revint, pâle d'émotion, raconter qu'il avait trouvé les restes de la caravane qui, quelque temps auparavant, s'était perdue dans le désert ; à un demi-verste de là, en

effet, le sol était jonché d'ossements d'hommes et de chameaux, à demi brisés, et déjà blanchis sous l'action de l'air ; les malheureux avaient dû se perdre, errer pendant de longs jours à l'aventure, et finalement étaient devenus la proie des loups.

Comme on allait installer la tente pour passer la nuit, le vieux Stenko vint trouver le prince d'air soucieux :

— Monseigneur, lui dit-il, je crois qu'il serait prudent de ne vous arrêter ici que le temps nécessaire au repos des hommes et des animaux.

— Pourquoi cela, Stenko ?

— Voyer, Monseigneur, le soleil se couche comme dans un incendie, de longues bandes rouge feu atriennent l'horizon, cette nuit même le khamsin soufflera sur ces plaines, et le sable tournoiera dans les airs comme les vagues de l'Océan ; malheur à nous, Monseigneur, si nous sommes pris dans le centre du tourbillon, pas un ne pourrait espérer voir le jour qui se lèvera demain ; le starchine avait raison, mon prince, de ne pas vouloir vous laisser partir, depuis plusieurs jours le temps était menaçant.

— C'est vrai, je n'ai pas cru à un danger immédiat.

— Les habitants de la frontière peuvent prédire la colère de khamsin cinq ou six jours à l'avance.

— Ces craintes me paraissent un peu exagérées ; du reste nous ne pouvions différer notre départ... Ne m'as-tu pas dit qu'une partie de la plaine était composée d'un sol dur rempli de cristallisation saline ?

— Oui, Monseigneur, mais il faut y arriver.

— Et quelle distance nous en sépare ?

— Une quarantaine de verstes environ, c'est-à-dire quatre heures de cheval.

— Bien ! et le khamsin ?

— Il est possible qu'il nous laisse le temps d'arriver, de même qu'il peut être sur nous dans deux heures.

— Merci de ta franchise, Stenko.

Le prince donna immédiatement des ordres pour que les chevaux ne fussent pas dessellés, et que tout le monde fût en état de repartir, au bout de vingt minutes de halte. Meliloff mêla à l'avoine des animaux une poignée de graine de cannabis-indica, qui avait le don de doubler leurs forces de résistance et leur vitesse, tout en les protégeant contre la folie du mors aux dents.

Cependant, le ciel s'obscurcissait de plus en plus, des nuages noirs et lourds envahissaient presque tout le firmament et lui donnaient un air funèbre, et à l'instant du commandement : " En selle tout le monde ! en avant ! " il devint évident pour chacun que la tourmente ne tarderait pas à éclater ; de fugitifs éclairs sillonnaient la nue, et rien ne saurait rendre l'aspect lugubre du steppe, sous l'éclat fulgurant de cette rapide noirceur ; on eût dit que les étalons sentaient eux-mêmes tout le prix du temps, car, sans le secours de l'éperon, sans même l'encouragement de la voix, ils avaient graduellement augmenté d'allure et avaient fini par prendre le galop enragé des chevaux de courses ; leur vitesse était telle que l'air couvrait la respiration des cavaliers, et que c'est à peine s'ils pouvaient échanger entre eux quelque brève interjection.

Tout à coup, un vent léger, précurseur de la tempête, vint fouetter le visage des voyageurs, mais au lieu d'en ressentir une impression de fraîcheur, il leur sembla qu'ils venaient d'entrer dans une fournaise. C'était le khamsin qui venait d'envoyer son premier souffle embrasé !... tout le monde frissonna.

— Stenko, demanda le prince rapidement, combien avons-nous de temps encore avant que le vent du Sud ne se déchaîne dans toute sa fureur ?

— Une heure à peine, monseigneur.

— Et tout retombe dans le silence.

Bientôt le vent, augmentant d'intensité, commença à faire entendre ce murmure lugubre et prolongé, qui ressemble, au début, à une plainte indéfinissable qui traverse l'air, et bientôt éclate avec une violence et un bruit qu'on ne peut comparer qu'à ceux des vagues d'une mer en furie déferlant sur le rivage ; mais il n'était pas encore assez fort pour soulever les sables mouvants, et jusqu'à ce moment il y avait quelque espoir... les chevaux allongeaient avec une vitesse qui tenait du prodige, leur instinct les avertissait du danger, et ils couraient... couraient, les rapides étalons, pour lutter avec le vent qui sème la mort.

— Encore une demi-heure de répit, fit Stenko, et si les chevaux peuvent maintenir cette allure, nous sommes sauvés...

Maintenir cette allure !... il en parlait à son aise, le vieux Tabountchik ! il ne voyait donc pas que c'était une course folle, insensée, surhumaine, à peine si les chevaux touchaient le sol ; de la croupe à la tête, ils ne présentaient qu'une ligne horizontale qui se détachait en plus noir sur le noir de l'immense arène, et de leurs flancs sortait un souffle uniforme, saccadé, semblable à celui d'une locomotive qui descend une rampe à toute vitesse ; une écume sanguinolente s'échappait de leurs naseaux et s'envolait au vent par flocons ; les courageuses bêtes avaient dépassé la somme des forces qu'elles pouvaient donner, elles usaient leur vie pour sauver celle de leurs maîtres... les hommes avaient fini par s'exalter comme leurs montures.

— Hourrah ! hourrah ! criaient les Tabountchiks. Hourrah ! hourrah ! nous vaincrons le vent de la mort !

Et ils brandissaient leurs lances, comme s'ils eussent voulu en frapper le khamsin, qui, soufflant maintenant par larges rafales, soulevait des nappes de sable, qu'il n'avait pas encore la force de faire tourbillonner dans l'air, et qui retombaient sur place, comme une vague arrêtée brusquement dans sa course par un rocher... mais patience, le noir messager s'avance, après avoir dévasté les déserts brûlants du Sind et de la Boukharie, il remonte comme une trombe le long des côtes de la Caspienne, semant partout le désordre et la mort, et les grands troupeaux de buffles affolés, l'œil stu-

pide et morne, la langue en feu, se précipitent dans la mer pour éviter d'être ensevelis sous les sables du steppe.

— Pour Dieu, s'écria tout à coup la voix grave de Stenko, jetez de l'éperon, enlevez vos montures, encore un effort... le dernier, voilà la trombe de sable !...

A moins d'un verste en arrière des cavaliers, une colonne de près de quatre cents pieds de hauteur, semblable à un vaste nuage qui eût tenu tout l'horizon, accourait avec une vitesse effrayante, et, chose étrange, tout bruit avait cessé : on eût dit que le khamsin, épuisant ses forces à soulever cette masse, n'en avait plus pour mugir.

L'appel du vieux Tabountchik fut entendu, l'imminence du danger doubla toutes les énergies, et les chevaux qui, pour la première fois, sentirent aux flancs l'aiguillon de fer, donnèrent tout ce qui leur restait de force et de vigueur dans un suprême effort.

L'obscurité et la poussière qui précédait la trombe étaient telles, que les cavaliers ne distinguaient même pas la tête de leur monture ; l'air était devenu irrespirable ; encore quelques minutes de cette situation, et tout le monde, hommes et bêtes, tombait asphyxié.

Tout à coup, un cri de joie se fit entendre en tête... les sabots des chevaux venaient de retentir sur le sol ferme et couvert de cristallisations solaires.

— Pas d'arrêt ! redoublez de vitesse ! exclama Stenko.

Le choc de la trombe ne pouvait être évité, il s'agissait de le recevoir le plus loin possible, car à mesure que la colonne de sable, chassée par le vent, avançait sur le terrain solide, elle perdait de sa masse par le seul effet de la pesanteur et ne trouvait plus à s'alimenter dans le sol...



Hourrah ! hourrah ! nous vaincrons le vent de la mort. — Page 164, col. 1

Le moment fatal approchait, et chacun se demandait déjà ce qu'il allait advenir de lui, lorsqu'il serait roulé avec son cheval dans des tourbillons de sable brûlant... La trombe n'était plus qu'à une centaine de pieds des fugitifs ; quelques secondes encore, et elle allait enlever hommes et têtes comme des fétus de paille.

— Rabattez le capuchon de votre caïk sur la tête ! s'écria Stenko d'une voix de Stentor...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus long... un éclair illumina le steppe tout entier, immédiatement suivi d'un coup de tonnerre si formidable, que le sol en trembla, et que les cavaliers roulèrent pêle-mêle les uns sur les autres avec leurs montures ; par un hasard providentiel, tout l'effet de l'électricité s'était porté sur la trombe et avait instantanément brisé son élan. A moins de vingt pas de la caravane s'étendait une longue dune de sable de quatre-vingt à cent pieds de haut... Si les cavaliers eussent été atteints par cette masse, il n'y en aurait pas eu un seul de sauvé...

Malgré la violence de la commotion, nos voyageurs se remirent peu à peu, ils n'avaient reçu que quelques contusions sans gravité... et le prince Westchine, ainsi que le comte Olivier purent constater avec bonheur que personne ne manquait à l'appel.

LOUIS JACOLLIOT.



ALA  
**VILLE DE MONTREAL**

**\$150.000**

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

**Immenses Réductions**

DANS TOUS LES

**DEPARTEMENTS !!**

**\$10,000 de jouets vendus presque pour rien !**

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique.

Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

**Cie GENERALE**  
— DES —  
**BAZARS**

COIN DES RUES

**Ste-Catherine & St-Laurent**  
**Cognac Jockey Club**

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE

Le meilleur Cognac importé au Canada.



En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

**\$1.25 LA BOUTEILLE**

**LE COSMOS.**—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6.40 par an, 5, rue François Ier, Paris, France

**MAISON - BLANCHE**

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

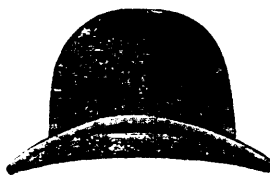
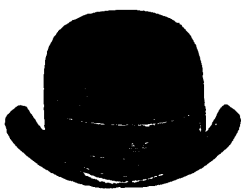
— DE —

**Merceries**

ET

**CHAPELLERIES**

**T. BRICAULT**



UN SEUL PRIX

30242

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**“ WESTERN ”**

INCORPOREE EN 1851

Capital..... \$2,000,000  
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036  
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR  
**M. CHEVRIER**

Pharmacie de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain  
CONTRE :  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,  
l'**ANEMIE**, la **CHLOROSE**,  
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Usage admis dans

la  
meilleure  
Société

Pour les dîners, Réceptions de l'après-midi et les "Five o'Clocks," le complément indispensable à tout repas bien ordonné, est le



**CHOCOLAT-MENIER**

Le seul contenant la VANILLE à un haut degré, est fabriqué par MENIER. Agréable pour les palais les plus délicats.

Peut être pris immédiatement avant de quitter la table.

Demandez à l'Epicier

— LE —  
**CHOCOLAT MENIER**

Vente annuelle dépassant 33 millions de livres.

S'il ne l'a pas en vente, envoyer le nom et votre adresse à Menier, Succursale canadienne, 12 et 14, rue Saint-Jean, Montréal.

Nouveaux procédés américains pour plomber de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Emplâtre (Souverain des Montagnes Vertes de GEO.] TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recouru aux EMBLATRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rogons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez  
**GEO. TUCKER**  
LE GUÉRISSEUR SAUVAGE  
1875, STE-CATHERINE, Montréal.—Prix 25c

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

**Poudres Orientales**

les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

**SANTÉ ET BEAUTÉ !**

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

**L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine**  
MONTREAL TEL Bell 6512

— LA —

**Banque Jacques-Cartier**

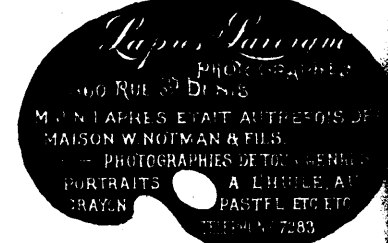
DIVIDENDE No 57

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½ pour cent) sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le et après vendredi le premier Juin prochain.

Les livres de transferts seront fermés dix-sept au trente et un Mai prochain inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque aura lieu au bureau de la Banque à Montréal, mercredi le 20 Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau de Direction,  
**A. DE MARTIGNY,**  
Directeur Gérant



**L'Opus d'Ornam**  
PHOTOGRAPHES  
60 RUE St Denis  
MONTRÉAL  
MONTREAL APRES LE SAIT ANTHONIS DE MAISON W NOTMAN & FILS  
— PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES —  
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON PASTEL ETC ETC  
TÉLÉPHONE 7283

**RENAUD, KING**

AND

**PATTERSON**

**MEUBLES & LITERIE**

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652